

Les oiseaux de nuit et
les polkeuses des
scènes publiques / par
Théodore Staines et
plusieurs autres
polkeurs

Staines, Théodore. Les oiseaux de nuit et les polkeuses des scènes publiques / par Théodore Staines et plusieurs autres polkeurs. 1845.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

1093

LES

OISEAUX DE NUIT

ET LES

POLKEUSES DES SCÈNES PUBLIQUES,

PAR THEODORE STAINES

ET PLUSIEURS AUTRES POLKEURS.



J. BRÉAUTÉ, ÉDITEUR, PASSAGE CHOISEUL, 39,

ET CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1845

LES
OISEAUX DE NUIT

ET LES
POLKEUSES DES SCÈNES PUBLIQUES.

L¹⁵
Li 20

LES
OISEAUX DE NUIT

ET LES
POLKEUSES DES SCÈNES PUBLIQUES,

PAR THÉODORE STAINES

ET PLUSIEURS AUTRES POLKEURS.



CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1845

LES

OISEAUX DE LA NUIT.

A Victor Hennequin.

Poète, comme toi, je plains les vierges folles,
Pauvres fleurs qu'on effeuille au vent des passions !
Je les plains, et bénis tes touchantes paroles,
Fécondant en leurs cœurs les consolations !

O vous qui dans Paris, au sein de la nuit sombre,
En errant, au hasard, suivez votre chemin,
Ne rencontrez-vous pas des fantômes dans l'ombre,
Glissant le long des murs, puis s'effaçant soudain ?

Lorsque vous approchez, que leur voix de syrène
A vos oreilles dit de perfides accents,
Oh ! ne les couvrez pas d'une honte inhumaine,
Joignez plutôt vos pleurs à leurs pleurs dévorants !

Car elles ont été, comme vos filles, pures,
Et sur leurs fronts flétris de plus beaux jours ont lui !
Elles n'ont pas toujours, couvertes de souillures,
Offert au prix de l'or leurs baisers de la nuit !

Vous qui leur prodiguez le mépris, l'insolence,
Vous ne savez donc pas qu'au fond de tous ces cœurs
Il est un sentiment qui bannit l'espérance ?
Sentiment douloureux qui fait verser des pleurs !

Vous ne savez donc pas que toutes ont une âme ?
Qu'elles apparaîtront au tribunal de Dieu ?
Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une femme,
Vous qui de leurs douleurs vous faites un vain jeu ?

Oh ! qu'il est bien plus doux de plaindre leur misère,
De verser sur leur cœur un baume consolant ;
C'est beau de ramener à des pensées de mère
Ce troupeau dispersé dans un désert vivant !

Si couverts de bijoux, de faux or, de parures,
Ces oiseaux de la nuit se jettent dans vos bras ;
Si pour un peu d'argent, elles viennent, impures
A vos yeux sans pudeur étaler leurs appas ;

Si, ne rougissant plus de ce commerce infâme,
Elles ont oublié tous leurs nobles penchants :
Si vides de vertus, des devoirs de la femme,
Leur cœur ne faiblit pas sous les remords cuisants . . .

C'est qu'un jour sur leur front, Dieu, juste en sa colère,
Mit le terrible sceau des réprobations !
C'est qu'elles sont toujours, parmi les nations,
Un objet de mépris, de honte et de misère !

C'est que l'homme souvent, injuste en ses désirs,
Après s'être assouvi sur leur corps qu'il méprise,
Les repousse du pied comme un hochet qu'on brise,
Et les soufflette au front, pour prix de ses plaisirs !

Peut-être un jour viendra, jour de sainte justice,
Où chacun gardera pour ces anges déchus
Quelque écho de pitié, quelque regard propice . . .
Espérez ! priez Dieu ! pauvres oiseaux perdus !

Poète, comme toi, j'ai plaint les vierges folles,
Pauvres fleurs qu'on effeuille au vent des passions !
Et j'ai redit tout bas tes touchantes paroles,
Fécondant en leurs cœurs les consolations !

THÉODORE STAINES.

LES ROSES FLÉTRIES.

« Ah ! n'insultez jamais une femme qui tombe ! »

VICTOR HUGO.

I. AVANT.

Regardez.... la voyez-vous qui glisse furtive à travers les ombres du crépuscule ? Voyez-vous cette vague silhouette qui se dessine à travers la brume, à demi-éclairée par la lueur fantastique du réverbère ? C'est une femme ! — Son nom ? — Elle n'en a plus. — Jadis, il y a bien longtemps de cela, elle devait s'appeler Marie. — Aujourd'hui elle est numérotée ! — Jadis, elle était jeune, belle, séduisante. — Une auréole de virginité ceignait son front candide et pur. — Aujourd'hui ses cheveux sont blanchis, ses joues sont avachies, ses lèvres sont empreintes d'une pâleur livide et de son œil vitreux elle fixe, au hasard, tantôt la fange des ruisseaux, et tantôt le lubrique regard de quelque libertin perdu. Anathème sur elle, car l'enfer l'a marquée d'un fer rouge au front, du fer de l'infamie ! Anathème ! Et la foule impitoyable et lâche la poursuit de ses sarcasmes san-

glants ;— on la bafoue, on lui crache au visage, puis on la foule aux pieds !— Et pas un mot de pitié, pas une voix de consolation ! Et pourtant, c'est une femme, une pauvre femme, qui a été jeune et pure et qui peut être, elle aussi, a souffert les tortures sublimes de la maternité !

Pauvre femme !

Ecoutez son histoire, — elle est bien simple ; — c'est l'histoire de tant d'autres ;— cela a toujours été ainsi, cela sera encore et toujours.

Avant, elle habitait une mansarde blanche et propre de la rue Saint-Martin. Elle avait seize ans, des yeux bleus, des cheveux blonds et un cœur compatissant, — trop compatissant, hélas !— Marie était son nom, fleuriste était son état. Son seul amour, c'était ses fleurs ; elle en mettait partout, sur le châssis de sa petite fenêtre, à sa ceinture, dans ses cheveux, jusque dans sa gorge frémissante....

Pourquoi donc s'avisa-t-elle un jour de ne plus aimer les fleurs ?

Elle en avait de si jolies ! Une petite rose du Bengale surtout, fraîche et séduisante comme elle. C'était sa compagne de tous les instants, sa fidèle et discrète amie, recevant ses confidences pures et candides, et lui souriant du balancement moelleux de sa corolle épanouie. Le matin, Marie, avant de se rendre au magasin, la soignait avec prédilection, et le soir, en rentrant, c'était encore sur la rose du Bengale qu'elle jetait son premier regard.

Mais un jour, elle oublia d'arroser sa petite fleur. Elle ne monta pas à sa mansarde, et la pauvre petite rose s'inclina sur sa tige.

Le lendemain, fleur et jeune fille étaient flétries !

II. PENDANT.

Pendant... oh ! ce fut bien différent. — Marie n'était plus Marie la fleuriste. Elle avait dix-neuf ans, — elle n'était plus jolie, — elle était belle ; — c'était une grande dame, une femme entretenue.

Vive Dieu ! Quel délicieux boudoir que celui de madame de Sainte-Aldegonde. Que les tentures sont d'un goût exquis et que les divans en sont moelleux ! Admirez surtout cette glace si artistement disposée, qu'on peut y mirer tout à son aise, le pied le plus mignon, la taille la plus svelte, les plus ravissants contours ! Et ces magnifiques verres de Bohême, et ces cristaux, ces porcelaines, cette coupe de lapis-lazzuli. — Vraiment ! elle contient des fleurs délicieuses, qui exhalent un parfum ambré... mais ce sont des fleurs artificielles, cela dure plus longtemps, et puis c'est toujours frais, et on lui donne le parfum qu'on veut.

La reine de cet El dorado de la Chaussée-d'Antin est absente. — Elle est sans doute au bois, car le ciel est bleu, et le soleil brille dans tout son éclat. Voilà pourquoi les triples rideaux de mousseline et de moire sont si mystérieusement abaissés ; voilà pourquoi il ne pénètre dans le boudoir, qu'un lascif demi-jour. Deux hommes sont étendus dans une ample et confortable causeuse ; ils paraissent fort gais et fort insoucieux, car tantôt ils se démènent comme deux fous, tantôt ils rient aux éclats. — Que ces gens du monde ont l'air heureux !

« Savez-vous bien, chevalier, que sans l'étroite intimité qui nous unit, je me fâcherais tout rouge ? Quoi ! vous avez pu croire un instant que je voulusse me marier — et avec cette petite sottise encore ! Que je la garde pour maîtresse, passe... mais que je la prenne pour femme...

Allons donc, chevalier, vous n'y pensez pas! Madame de Sainte-Aldegonde n'est pas mal, elle a des qualités précieuses, on l'envie, elle fait des malheureux, tout cela est vrai — mais....

« Mais quoi! Monsieur. ... »

« Mais, mon cher, j'en suis fatigué; j'en suis horriblement blasé!

« Et que prétendez-vous faire? »

« Moi? Rien. — Elle vivra de son côté et moi du mien, voilà tout! Chacun pour soi, et.... »

« Et la liberté pour tous. — C'est là ce que vous voulez dire, n'est-ce pas? »

« Précisément, chevalier. »

« Ah! ah! ah! que vous avez d'esprit aujourd'hui, mon cher!

III. APRÈS.

Après..... c'est affreux! Ce n'est plus Marie la fleuriste, ni Madame de Sainte-Aldegonde (dite Laura Franca). — C'est tout ce que vous voudrez, c'est le numéro Treize! Cela a vingt-huit ans, âge de décadence parfois, où les rides hideuses effacent les roses virginales, où les joues sont caves et livides, où les lèvres ne brûlent plus sous le frémissement d'un baiser, et où l'on ne rougit plus quand on prononce le mot:

« J'aime! »

On languit ainsi, maudissant et maudit, pendant quelques années de larmes sanglantes et de tortures exécrables. On a oublié de prier Dieu, car, si on le priait, on blasphémerait si fort que cela tuerait! On se vautre dans la fange des plus crapuleuses orgies, on cherche à s'endormir pour ne plus se ressouvenir, mais on se ressouvient toujours: le remords est là! Et si parfois on réussit à verser quelques pleurs de repentir, aussitôt le baiser de l'infamie vous les dessèche et les

glace. Enfin, on s'accroupit au coin d'une borne solitaire, car l'hospice vous repousserait ! On tend la main, s'il reste encore un peu de force dans les doigts ossifiés, on implore la pitié de la foule impitoyable — et on meurt de honte et de faim.

On meurt ! Et la morgue vous reçoit sur ses dalles glacées et les curieux s'en viennent scruter votre cadavre pour y chercher des émotions. — On aime tant les émotions, — surtout lorsqu'il s'agit d'une pauvre femme morte d'amour ; — mais personne ne vous reconnaît, car vous n'avez plus de nom. Vivante vous appartenez à tout le monde, morte, vous n'appartenez à personne, pas même à Dieu !

Voilà pourtant où aboutissent tant de destinées en ce monde, — tant de pauvres fleurs, mortes faute de soins, et desséchées au souffle impur du désenchantement, — sans pitié pour leur faiblesse, on les a brisées dans leur tige et on les a dispersées sur le chemin.

Or, voulez-vous savoir maintenant, pourquoi Marie la fleuriste devint Madame de Sainte Aldegonde, Laura l'anglaise, puis le numéro treize, puis — rien ? Cause bien simple et qui entraîne après soi un grave enseignement !

Encore enfant, Marie avait aimé un pauvre artiste qui n'avait alors que son talent, de l'espoir et beaucoup d'amour. Mais les parents de la jeune fille, par spéculation, ne consentirent jamais à l'union de ces deux cœurs, ils résolurent à toute force d'imposer à leur fille un mari de convenance, et, pour la première fois de sa vie, l'enfant désobéit à ses parents, et s'enfuit du toit paternel. L'artiste mourut de chagrin, car ses intentions avaient été pures, et Marie, abandonnée de sa mère, oublia bientôt les devoirs sacrés de ses premières années.

Voilà tout ! Oh ! si les pères et mères savaient quelle solennelle responsabilité pèse sur leurs têtes, quand il s'agit de marier leurs enfants !

IV. JUSTIFICATION DE CE QUI PRÉCÈDE.

Ce jour là, il y avait grande affluence aux Tuileries, car le temps était superbe, une brise fraîche et parfumée tempérant l'ardeur du soleil et une gaze transparente de vapeur rose et orange se berçait mollement sur la crête verdoyante des marronniers fleuris. Les promeneurs se croisaient et se multipliaient, c'était vraiment un bel échantillon de flânerie parisienne portée à sa suprême puissance. Les lions, les lorettes, les grandes dames, les employés et les grisettes se coudoyaient, se heurtaient, se confondaient. Comme le commun des mortels, je suivais machinalement la foule insoucieuse, quand tout à coup, au détour d'une des plus sombres allées de marronniers, un vague parfum de bonne compagnie et le frôlement d'une robe de satin, me firent lever les yeux.

C'était une jeune femme au bras d'un gros homme dans toute la force de l'âge. Un vieillard à cheveux grisonnants les accompagnait. La femme était vraiment délirante à voir, tant ses yeux étaient bleus et ses lèvres purpurines; et puis, son joli visage était si gentiment encadré dans les anglaises ondoyantes de ses cheveux châtain! Et pourtant, il y avait un je ne sais quoi de douloureux dans cette figure; — les paupières étaient légèrement ombrées d'une imperceptible nuance de bistre, les joues étaient pâles; — en un mot à l'aspect de cette femme jeune et belle, on pouvait s'écrier à coup sûr:

« Pauvre femme! comme elle a dû souffrir!

Le gros homme, lui, n'était ni grand, ni petit, ni beau, ni laid; mais il avait un fort respectable abdomen; — sans quoi, il aurait très-bien pu passer inaperçu dans la foule. Mais, il suffit que vous soyez convenablement ventru, et que vous portiez des lunettes d'or, pour jouir

de l'étrange privilège d'attirer l'attention du vulgaire.

« C'est un homme important ! ne manque-t-on pas de s'écrier. »

Or, le monsieur en question avait, en outre, l'avantage de porter des lunettes d'or, — d'où il faut conclure que lui aussi, était un homme important. Et puis, on le disait bon enfant, mais bon enfant dans toute l'acception du terme. Il était toujours content, avait le mot pour rire, hasardait de temps à autre une colossale bêtise, et se trouvait infiniment d'esprit, allant même jusqu'à se figurer parfois qu'il était la personnification en chair et en os du proverbe populaire :

« Le peuple français est le peuple le plus spirituel de la terre ! »

Le vieillard était grand et sec, légèrement voûté. Sa mise était d'une extrême simplicité. Il avait l'air souffreteux, il faisait peine à voir. car ses yeux étaient caves, ses joues étaient creuses et des rides profondes sillonnaient son front où venaient se heurter quelques rares cheveux gris. — Il était décoré.

J'aime les contrastes ; — cette trinité disparate m'intrigua, et résolu de trouver dans une rencontre bien simple en elle-même, un sujet de roman, je me détachai de la foule et je suivis les trois personnages. Vrai Dieu ! Cette femme exerçait déjà sur tout mon être cette mystérieuse influence qu'il est impossible de traduire. Je l'avais à peine entrevue, et déjà je croyais l'aimer ; — pauvres fous que nous sommes ! Parce qu'une femme est jeune et belle, nous nous croyons en droit de la tyranniser ; — nous nous érigeons en sultan, et quand nous avons effeuillé sa couronne virginale, nous proclamons stupidement entre un verre de champagne et une bouffée de Havane, que les femmes sont parfois d'assez agréables sujets de distraction, nous inscrivons un nom de plus sur le feuillet de l'infamie, — un nom de pauvre femme flétrie, — nous la méprisons cette femme, — et tout est dit !

En effet, celle-ci avait beaucoup souffert.

Il y a un an, à peu près, que le capitaine Tressard vint habiter, avec sa fille de dix-sept ans, un modeste appartement situé à un sixième de la rue Saint-Nicolas. Le capitaine, vieux décoré de l'empire, avait fait les plus grands sacrifices pour donner, à sa fille Julia, une brillante éducation. — Pauvre père ! — mais bientôt, ses ressources s'épuisèrent, sa modique pension de retraite ne suffit plus, et il se vit à la veille d'un grand malheur. Seul avec sa fille, à la merci de créanciers impitoyables, obligé, peut-être, de mendier, de tendre la main aux passants, pour pouvoir nourrir son enfant, — lui, dont la croix d'honneur ornait la boutonnière, à la veille de déshonorer cette croix. — Oh ! cela est affreux à penser, n'est-ce pas ? Bien affreux. Et pourtant il en fut ainsi.

Cet homme respectable, cet homme de cœur, ce vétéran de l'empire, ce vieillard décoré, se déshonora pour sauver sa fille qui se mourait de faim !

Cela se passa, trois mois après son entrée rue Saint-Nicolas, et voici comment :

Le capitaine avait eu des relations d'affaires avec un certain Griffon, vrai bohémien de la pire espèce, usurier et prêteur sur gages, rendant service à un taux fabuleux et exerçant une foule d'industries plus ou moins prévues par le Code pénal.

Un soir que le capitaine s'aperçut que sa fille Julia était réellement malade, faute d'un peu de pain, il prit une résolution désespérée, enfonça son chapeau sur ses yeux, boutonna sa redingote jusqu'en haut, dit sèchement bonsoir à sa fille, et courut chez l'homme d'affaires.

— Il me faut mille francs, M. Griffon, mille francs, ce soir même, entendez-vous bien ? dit le capitaine.

— Dam ! fit Griffon en se grattant l'oreille, mille francs ! vous y allez à votre aise. Et quelles sont vos garanties ?

— Je n'en ai pas, dit le capitaine.

— Que diable prétendez-vous faire alors ? riposta Griffon.

— Vous prier de me rendre ce service.....

— Vous n'y songez pas, capitaine !

— Vous y forcer même, s'il le faut !

— Allons donc, vous perdez la tête ! reprit froidement l'homme d'affaires. Vous me devez déjà trois mille francs, vous m'avez au trois quarts ruiné, et vous voulez... ah ! c'est trop fort !

— Mais, malheureux, dit le capitaine, en fronçant le sourcil, tu ne sais donc pas que ma fille a faim..... qu'il y a deux jours que nous sommes sans pain.....

— Je ne vois qu'un moyen de tout réparer, capitaine, dit Griffon avec hypocrisie.

— Et lequel ? de grâce, faites vite !

— Changez de nom pour un instant, capitaine..... prenez un pseudonyme ; ça se voit tous les jours. Ainsi, voici, par exemple, un effet de mille francs, dit Griffon, en plaçant un billet sur son bureau, vous signez au bas le nom de Georges de Sandrieux et je vous fais compter les cinquante louis en bel et bon or.....

— Infamie ! s'écria le capitaine en pâlisant.

— En or ! entendez-vous bien ! répéta Griffon. »

Le capitaine fit machinalement rentrer, derrière la boutonnière de sa redingote, le ruban de sa décoration, et demanda :

— Combien me prendrez-vous de commission ?

— Ah mon dieu ! une misère.... cent francs ! soupira Griffon en tendant l'effet.

— Par l'enfer ! Monsieur Griffon, c'est une horrible comédie que vous me faites jouer là ! s'écria le capitaine en se ravisant. Si encore ce nom, était un nom supposé, si c'était une fiction..... mais ce nom est celui de mon propriétaire !

— Raison de plus, riposta l'autre, c'est un si bon enfant, que Georges de Sandrieux ! Et puis en saura-t-il jamais quelque chose ?

Griffon mit sous les yeux du vieillard la signature du propriétaire ; le vieillard l'examina, saisit une plume, et d'une main mal assurée, écrivit au bas du billet :

« *Georges de Sandrieux.* »

L'homme d'affaires prit le billet, compta les mille francs en louis, de bel et bon or, moins les cent francs de commission, et le capitaine sortit.

Et voilà comment le capitaine Tressard déshonora sa décoration.

Six mois plus tard, les mille francs étaient épuisés ; M. Georges de Sandrieux, le riche propriétaire de la rue Saint-Nicolas, daignait rendre d'assez fréquentes visites à ses locataires du sixième, et se montrait fort assidu auprès de la ravissante Julia. Le gros homme, le bon enfant, était amoureux fou, mais il serait resté longtemps encore à l'état fort incomplet de soupirant, n'eût été certaine circonstance qui vint le servir à merveille.

M. Griffon, l'honnête industriel que vous connaissez, ayant cru avoir à se plaindre de son client, le capitaine, envoya, sous enveloppe, le faux effet à M. de Sandrieux, avec accompagnement de lettre justificative. A la réception de cette importante nouvelle, le premier mouvement du propriétaire avait été de faire arrêter le faussaire, mais un instant de réflexion lui fit abandonner cette idée.

Il était si bon enfant !

— Ah ! jeune fille, vous faites la difficile ! pensa tout bas le gros homme, eh bien ! je me charge de vous dompter, moi !

V. COSI VA IL MONDO.

Or, c'était par une délicieuse soirée du mois de mai dernier, que la jolie fille du capitaine, profitant du moment où son père venait de sortir, s'enveloppa d'un ca-

chemise fané, essaya de se composer un maintien, et descendit au premier, chez le propriétaire. Celui-ci avait, le matin même de ce jour là, signifié au pauvre Tressard l'ordre formel de quitter sa maison, s'il ne lui apportait pas le montant de son terme. Julia se jeta aux genoux de M. de Sandrieux, qui, pour toute réponse, fit part à la jeune fille de la communication à lui faite par le digne Griffon, et la pauvre enfant tomba atterrée sur le divan du salon.

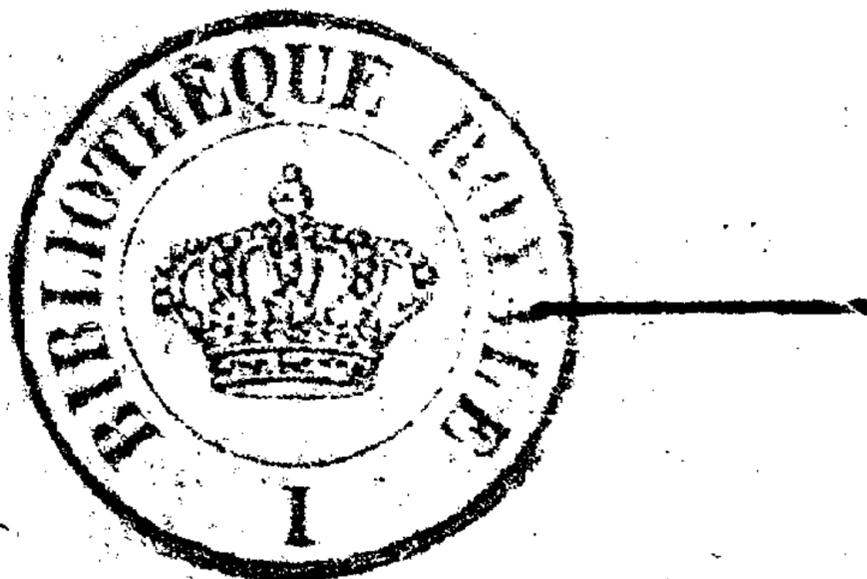
M. de Sandrieux alla fermer la porte en dedans, et Dieu seul fut témoin de l'horrible mystère qui suivit.

Et voilà comment une pauvre jeune fille se déshonora pour sauver son père menacé des galères.

Oh le bon enfant ! l'excellent homme que M. de Sandrieux !

Depuis lors, le capitaine Tressard et sa fille habitent au premier, sur le même carré que le propriétaire. Celui-ci fait croire, à qui veut bien l'entendre, que Julia est sa fiancée, car elle a de belles robes, elle va en équipage, au bois, et aux Bouffes ; et quand le capitaine, la rage au cœur, le somme d'épouser sa fille qu'il a déshonorée, M. de Sandrieux se contente de glisser à son oreille ces seuls mots, qui retentissent comme un écho damné :

— Et le faux !..... capitaine !!!



SIMPLES RÉFLEXIONS

A PROPOS DE QUELQUES FEMMES.

« Que celui d'entre vous qui est sans péché
« lui jette la première pierre. »

J.-C.

..... Or, je vous le demande, ne sont-ils pas éminemment absurdes tous ces utopistes, ces philosophes, ces réformateurs qui prétendent moraliser le peuple, et qui, trouvant le mal partout, n'ont jamais un remède pour l'effacer. Parlez moins, de grâce, et agissez davantage! Pareils à ces charlatans qui s'en vont prêcher que le corps est sujet à toutes les maladies, et qui sont incapables de les guérir, vous nous parlez sans cesse de plaies sociales, de lèpres qui nous rongent, et si, par aventure, vous offrez un antidote à tant de poisons, cet antidote est irréalisable, mauvais, impossible et insuffisant! Combien ne voyons-nous pas, aujourd'hui que le mal fait de si effrayants progrès, de ces bonnes gens qui prêchent dans le désert... que de sectes, que de doctrines, que de chimères, et surtout que d'égoïsme et d'impuissant orgueil!

Quant à moi, j'avoue, dès l'abord, que mon intention n'est pas ici de chercher à triompher où tant d'autres ont échoué, seulement je veux présenter le mal sous ses faces multiples, je veux flétrir cette gangrène incessante qui ronge nos sociétés, je veux démasquer tous ces vices honteux qui naissent au berceau pour mourir à l'hôpital.

Parent-Duchatelet, homme d'expérience et de moralité

profondes ; *Alphonse Constant* qui a mis tant d'intelligence, de cœur et de poésie dans son *Assomption de la femme* ; *Eugène Sue*, enfin, l'énergique stigmatisateur des abus dans son *Juif Errant* et ses *Mystères de Paris*, voilà quels sont les hommes, les seuls qui aient offert une sorte de remède au mal, — remède incomplet, mais consciencieux.

Maintenant qu'il me soit permis d'expliquer la portée du titre que j'ai choisi pour ce livre, — les *Oiseaux de la nuit*.

Les *Oiseaux de la nuit* ce sont les femmes dévouées au culte de l'amour, depuis le premier jusqu'au dernier degré de l'échelle sociale.

Les *Oiseaux de la nuit* ce sont toutes ces pauvres femmes victimes de nos institutions.

La *jeune fille de la campagne* arrivant à Paris, pleine d'illusions et d'inexpérience, demandant à la grande ville du travail et du pain.....

L'*honnête ouvrière* pleine de bonne volonté, de courage et de dévouement.....

L'*héritière de l'aristocratie sans fortune*, repue de lectures perfides, et environnée d'un cercle fatal de perversité.....

La *femme mariée*, enfin..... unie à un homme qu'elle déteste, ou qu'elle méprise, — unie à lui par calcul, par spéculation ou par convenance.....

Or, ce sont les hommes qui perdent toutes ces pauvres femmes, — parce que la plupart des hommes sont lâches, égoïstes, sans pitié et affamés de plaisir ; — ce sont nos institutions, — c'est le monde *civilisé* tel qu'on l'entend aujourd'hui.

La *jeune fille de la campagne*, quand elle est jolie, devient dame de comptoir dans un café, ou dans un bureau de tabac ; — maîtresse d'un commis, d'un étudiant ou d'un aspirant artiste, ou homme de lettres ; — puis elle oublie les conseils de sa mère et les illusions des premières années, — alors il n'y a plus qu'un pas vers l'abîme.....

L'honnête ouvrière travaille péniblement quinze heures par jour pour gagner 15, 20 et 25 sous ; — son travail est arrosé de la sueur de son front, et parfois des larmes de ses doux yeux. — Et c'est avec ce misérable salaire qu'elle devra se nourrir, se vêtir et se procurer un gîte. Or, comme à l'impossible nul n'est tenu, elle ne tarde pas à écouter les propos de quelque galant de bas étage ; elle s'abandonne à lui, parce qu'il promet d'étouffer ses sanglots sous l'abondance et les caresses hideuses, et si elle ne tombe pas dans les derniers excès de la débauche, si elle a de puissants attraits, c'est au riche oisif qu'elle revient de droit. — Elle trouve un entreteneur, puis deux, puis trois, puis... Enfin, quand, repentante de sa faute, elle demande au mariage un avenir plus calme, l'honnête ouvrier seul se présente pour l'épouser, — et encore ceci est une rare exception, — car ils sont en bien petit nombre, les ouvriers laborieux qui consentiraient à marcher sur les brisées des riches oisifs, et à donner leur nom, pur de toute souillure, à une fille entretenue !

L'héritière sans fortune reçoit une éducation *convenable* ; elle est de tous les bals, de toutes les soirées. Sa mère était *lionne* de son temps ; elle était environnée d'adorateurs ; — il faut que sa fille devienne *lionne* à son tour, et qu'elle réponde par des sourires contraints et fardés aux sourires de ses adorateurs. Mais comme elle n'a pas de fortune, quand vient le moment de la marier, c'est la *convenance* qui préside à ce mariage, — ou le caprice passager d'un grand seigneur, — et la plupart du temps l'héritière, qui n'hérite, après tout, que d'un nom creux et sonore, ne se marie pas, mais se laisse enlever. — Alors elle est lancée ; — elle est caressée, fêtée, choyée ; — puis quand ses charmes disparaissent, quand viennent à pas de géant les années, avec leurs rides et leurs cheveux blancs, cette femme se voit peu à peu abandonnée ; — on l'oublie, on hausse les épaules, quand elle passe, on rit de pitié ; — elle n'a plus rien, pas même de quoi contenter les passions !

La femme mariée, surtout quand elle est romanesque, est la plus malheureuse de toutes les femmes, — pour elle-même et pour son mari. — Si ce mari lui est imposé, — ce qui n'arrive que trop souvent, hélas ! elle ne tarde pas à oublier les devoirs impérieux que sa position lui commande ; elle oublie même ses enfants, — s'ils sont de son détestable mari. — Elle reçoit un amant à qui elle prodigue ses plus ardentes caresses, — et même tout ce qu'elle éprouve de mépris, d'amertume et de haine pour son mari semble se transformer en amour ardent et échevelé pour son amant. — Puis vient la séparation de corps, — corollaire indispensable de la criminelle conversation et de l'adultère. — On en quitte un légitime, — pour vivre avec dix illégitimes, — et quand on vieillit, on devient un objet de risée et d'impitoyable pitié pour son mari, pour ses amants, — pour ses enfants même : — je veux parler des enfants légitimes !.....

Voilà quels sont les *Oiseaux de la nuit* !

Et c'est Paris, ce Capharnaüm civilisé, cette Babylone impure, qui se charge d'engloutir tant de vice et d'infamie dans son gouffre immense.....

C'est ce désenchantement de pierre qu'on nomme Paris, qui dessèche de son haleine empoisonnée tant d'illusions effacées.....

C'est l'impudique cité qui arrache de ses ongles infâmes le voile virginal qui retient les trésors de la rougissante jeune fille.....

Oh ! quel compte sanglant n'aura-t-elle pas à rendre un jour devant Dieu cette Lampsaque d'impudicité !

On ne saurait trop le répéter, — parce que c'est la vérité, — une des principales sources de la prostitution, c'est le paupérisme, — cette lèpre hideuse qui ronge nos sociétés, — stigmaté indélébile gravé sur le fronton de la civilisation. Pourquoi donc ne pas chercher à arrêter ce torrent qui déborde ? Pourquoi ne pas opposer une digue à sa fureur envahissante ?

Pourquoi..... ?

Parce que nous en avons depuis longtemps oublié les moyens. Parce que nous vivons à une époque d'abrutissement intellectuel et moral, — époque matérielle, sans croyance et sans âme, qui sacrifie au veau d'or de l'égoïsme, — qui cache sous un manteau de pourpre les haillons qui la recouvrent, et qui paye fort cher les danseuses, les électeurs et les paris du *steeple chase*. Parce que nous ne possédons plus le sens religieux.

Mais, grâce à Dieu, comme il n'y a pas d'ombre sans lumière, — de même il ne saurait exister de vice sans vertu. — Or, il nous reste encore, au milieu de tant de démoralisation, le sentiment de notre dignité, réfugié chez quelques natures privilégiées, — honorables exceptions, — hommes de cœur et d'élite, qui apparaissent, au sein de la génération actuelle, comme des jalons lumineux pour éclairer les ténèbres qui nous environnent. Gloire à ces hommes, gloire à eux seuls qui savent proclamer encore, que, quand on ne croit plus aux mystères de la vertu et à leur sublime initiation, on est indigne de la vie. — Gloire à ceux-là qui lancent l'anathème de leur juste indignation sur les iconoclastes de l'honneur, — plantes parasites et impuissantes qu'il faut couper dans leur racine et jeter au feu!

N'en doutez pas, — ce sont ces hommes de cœur qui seront appelés un jour à féconder la salutaire réaction qui se prépare, — car il arrive un moment de crise, où il y a désorganisation complète dans un système contagieux et gangrené; — c'est la flamme salutaire qui purifie l'air empoisonné, — et puis, quand le vase est trop plein, il déborde, et certes, la mesure du scepticisme et de la corruption est aujourd'hui comblée.....

Ah! Messieurs les incroyables du jour..... vous détélerez les chevaux du carrosse d'une danseuse ou d'un saltimbanque, pour traîner ces honnêtes industriels dans leur char triomphal, et vous refuserez le pain et le vin, la terre et l'eau à l'ouvrier qui sue le sang par tous les pores pour vous gorger de luxe et d'abondance! — vous

étoufferez sous le poids de l'or les sanglots des pauvres filles du peuple que vous arracherez aux bras de leur mère infirme, pour assouvir votre stupre infâme, et vous n'aurez qu'un insultant mépris pour tout ce qui est grand, pour tout ce qui est noble et beau !

Or, je vous le dis, votre règne ne sera pas de longue durée. — Dieu chassera bientôt les Pharisiens du temple et l'ange exterminateur, brandissant son épée flamboyante, vous arrêtera dans votre course insensée....

— Vous n'irez pas plus loin !

Vous tous qui ne connaissez que l'or, qui voulez de l'or partout, de l'or toujours, — vous ne savez donc pas que c'est de la fange que tout cela ? — Vous ne savez donc pas que tout l'or que vous engloutissez dans vos crapuleuses orgies, est autant de volé aux belles œuvres que vous pourriez accomplir ? — Et franchement, ne serait-il pas bien plus noble à vous, d'employer au soulagement des grandes douleurs, aux progrès de la science morale et au triomphe de la vertu, ces trésors que vous gaspillez sans honneur et sans profit ? — Glorifiez la vertu, filles des privations, et flétrissez le vice, enfant prodigue de l'égoïsme, — apportez, vous aussi, votre pierre à la construction du grand édifice social, — et comme à Madeleine la repentie, il vous sera beaucoup pardonné !

Maintenant, voulez-vous savoir pourquoi tous nos réformateurs, nos utopistes, nos rêveurs de songes creux, échouent aussi misérablement dans leurs pénibles enfantements ?

C'est parce qu'à leur œuvre, à leur système, à leur philosophie, il manque le sens religieux, sans religion il n'est pas de réforme possible. Se peut-il qu'on veuille moraliser sans morale ? Or, la religion est sœur aînée de la morale.

Orgueilleux Titans, ils prétendent imposer leurs folles chimères aux lois fondamentales qui régissent l'univers. — Prométhées nouveaux, ils dédaignent l'œuvre

de Dieu, et veulent faire un homme à leur image. — Seulement, il leur manque le feu sacré, le souffle de vie, pour l'animer. — Cet élément vital, c'est la religion.

Donc, je ne saurais trop le répéter : — Evoquez la foi au sein des peuples, — et, la foi aidant, vous réussirez, à coup sûr. — Fondez des écoles de morale, des établissements d'apprentissage bien ordonnés, pour accueillir les jeunes ouvrières, qui accourent de la province et demandent à la grande ville un rayon de soleil, un asile et du pain. — Après quelques années d'un travail entremêlé de loisirs honnêtes, mariez ces jeunes ouvrières à des ouvriers, laborieux et honnêtes comme elles. — Etablissez-les, afin qu'elles figurent honorablement dans la société. — Par là, vous extirperez le vice qui abrite dans son giron immense, tant de passions immondes et d'énervantes corruptions.

Pourquoi repousser, sans miséricorde, l'enfant de vos œuvres ? Pourquoi fouler sous vos pieds le fruit du vice que vous avez encouragé, tant de pauvres filles perdues que vous avez formées ? Jésus-Christ avait de la pitié, lui, il appelait vers lui la pécheresse, et essuyait les larmes de son repentir ! — Etes-vous donc plus forts que le Christ ? mais vous n'êtes que des Judas, qui vendez vos amis, puisque c'est vous qui le faites, ce vice ! C'est absolument comme un homme qui mettrait entre les mains de son voisin un poignard pour frapper son ennemi, et qui, quand le coup serait porté, irait le dénoncer.....

N'a-t-on pas cherché à réhabiliter le forçat, c'est-à-dire le crime né de la perversité ? — Pourquoi donc ne réhabiliterait-on pas la fille perdue, c'est-à-dire le vice né de l'insuffisance de nos institutions ? La fille perdue est-elle donc tombée si bas, que vous la placiez un degré au-dessous du forçat ?

DE L'AMOUR ET DES FEMMES.

De même qu'aux fleurs il faut le soleil, aux parfums la brise du soir, aux femmes il faut l'amour.

Qu'est-ce que l'amour?

Demandez aux femmes.....

Il y a plusieurs degrés dans l'amour, — une foule de nuances disparates. — L'amour est rempli de contradictions. — A-t-on jamais pu le définir avec justesse? Autant de philosophes et de poètes, autant de façons d'expliquer l'amour.

Les uns, en petit nombre, il est vrai, — portent aux nues l'amour platonique, — ce qui est stupide et contre nature; — les autres, n'écoutant que leurs instincts brutaux, vont jusqu'à exagérer le matérialisme en amour, — ce qui entraîne, la plupart du temps, au vice et au crime. — Or, en ceci, il faut un milieu. — Il faut savoir combiner les deux systèmes de manière à ce qu'ils n'en fassent qu'un : — joindre l'âme à la matière, et, de cette mutuelle alliance, former cet enchaînement de pures affections et d'ineffables sensations qu'on nomme l'*amour*.

Dieu créa la femme pour aimer de la sorte. — Il faut à l'amour un aliment, et où le trouver, sinon dans l'objet aimé? Le plus beau feu du monde s'éteint, quand l'espoir qui l'a fait naître vient à cesser. — L'amour platonique est une chimère inventée par les stoïciens. — En fait, il ne saurait exister entre des êtres matériels. On a beau quintescencier le sentiment, dès qu'on ôte le plaisir qui en est la base, c'est un bel édifice qui ne porte sur rien. — Ecoutez Jean-Jacques, notre maître à tous dans l'étude du cœur humain :

« L'amour en lui-même est-il un crime? N'est-il pas le plus pur, ainsi que le plus doux penchant de la nature? N'a-t-il pas une fin bonne et louable? Ne dédaigne-t-il pas les âmes basses et rampantes? N'ennoblit-il pas tous les sentiments? Ne double-t-il pas leur valeur? Ne les élève-t-il pas au-dessus d'eux-mêmes? Ah! si, pour être bonnête et sage, il faut être accessible à ses traits, que reste-t-il pour la vertu sur la terre? Le rebut de la nature et les plus vils des mortels! »

Arrière donc! moralistes impuissants, raisonneurs égoïstes, qui faites un crime de ce qui élève, par-dessus tout, notre âme vers le créateur! Sachons distinguer ce qui est mal en soi, d'avec ce qui l'est seulement par convention. — Souvenons-nous, encore une fois, que cette propension invincible qu'ont deux êtres de s'unir, vient de Dieu.—Pesons les instants que nous avons à passer sur la terre:— ils volent rapides;— ils fuient et l'occasion échappe;—nos plus belles années se dissipent;— notre âme s'atrophie;— et on meurt sans avoir joui! L'existence est le bien le plus précieux, quand l'amour, qui est la mesure de la félicité, vient en remplir tous les points. Qu'est-ce donc que la vie, sans le prestige de la plus belle et de la plus noble passion? Les âmes froides végètent dans le monde.—Les cœurs sensibles sentent, à chaque instant, toutes leurs puissances s'épanouir au délire et aux ravissements. — Les esprits glacés ne sont susceptibles d'aucune énergie, d'aucun effort, d'aucune noblesse. — Les âmes vives s'emparent de tous les objets avec enthousiasme. — Toutes leurs facultés se réunissent en un seul point pour goûter le bonheur.

Qu'est ce que la femme?

Une bulle de savon, scintillant des mille reflets de l'arc-en-ciel.— Dès que vous la touchez, elle se dissipe et disparaît. Vous vous demandez pourquoi vous ne pouvez posséder plus longtemps ce que vous avez rêvé, et vous vous prenez à regretter l'objet de vos desirs....

Pauvres fous!

Les femmes aiment par ennui, — par vanité, — par sensiblerie, — ou par passion.

La femme qui aime par ennui est blasée de la vie et de ses jouissances. — Il lui faut aimer quelqu'un, quelque chose. — Cela distrait, cela fait oublier, et puis c'est toujours bien reçu.

La femme qui aime par vanité. — Celle-là, c'est bien différent. — Elle sait que la nature l'a douée des charmes les plus ravissants. — Les glaces de son boudoir, sa chambrière et ses adorateurs le lui ont tant répété ! Cette femme est la plus dangereuse entre toutes, si son amour s'arrête sur une âme neuve et souriante encore des folles illusions des premières années. — Mais s'il s'adresse à un homme qui a usé de la vie, qui a passé par toutes les émotions des jouissances sceptiques. . . . Oh ! alors, cet amour est fragile et impossible. — On en rit à gorge déployée, on le méprise, on le foule aux pieds, on le jette comme un gant jaune fané !

La femme qui aime par sensiblerie est la plus charmante de toutes les femmes. . . . — pour vingt-quatre heures. — C'est la femme du premier amour. — Par exemple, si elle fait choix d'un pauvre enfant à peine éclos, cela devient singulièrement fade. — Cela frise le ridicule. — C'est le superlatif de l'ennui. — Si elle se laisse séduire par un homme, dans toute l'acception du terme, elle parvient à le toucher rarement, — à le distraire quelquefois, — à l'ennuyer toujours. — La femme sensible devrait se borner à cueillir des violettes dans les bois. — C'est là sa mission.

La femme qui aime par passion. — Ah ! pour le coup, voilà la femme véritable, — la seule qui se fasse comprendre et apprécier. — Car, enfin, la destinée, le hasard, tout ce que vous voudrez, qu'ont-ils dévolu à la femme ? Quelle est sa mission, — venue d'en haut — ou d'en bas ? L'amour. — Or, de quoi se compose l'amour ? D'éléments positifs et palpables. La femme qui aime par passion est la seule qui mette de la réalité dans l'amour. — Celle-là, du moins, n'est pas insipide.

Jadis, il y a bien longtemps de cela, existait un homme qui appréciait parfaitement cette variété dans l'espèce.....

Cet homme se nommait Épicure.

Il est des gens qui prétendent qu'il est des femmes insensibles à toute espèce d'amour.....

Or, ceci est matériellement faux, car, comme il n'y a pas de rose sans parfum, il n'y a pas de femme sans amour.

Seulement, il y a des femmes qui méconnaissent ces sublimes aspirations, — qui en abusent, — qui les flétrissent.....

Pitié ! pitié pour ces femmes, car elles sont bien malheureuses !

... Malheureuses, parce que la honte et l'infamie les attend au bout de leur carrière, parce qu'elles profanent le plus noble, le plus pur, le plus sublime des sentiments. Quand on a trahi son premier devoir, la pente est rapide qui mène à la perdition.

A seize ans, on aime avec le cœur, à vingt, on aime par calcul, et à trente, on n'aime plus rien, — pas même Dieu !

Et voilà comment se perdent tant de jeunes filles : — d'abord maîtresses, — puis femmes entretenues, — enfin prostituées !

Pourquoi ?

Parce qu'elles méprisent le mariage ou qu'elles ne comprennent pas les devoirs sacrés qu'il impose. En effet, c'est par le *mariage*, c'est par la *maternité* que ces pauvres femmes peuvent se sauver.

Rousseau l'a dit : « L'attrait de la vie domestique est le meilleur contrepoison des mauvaises mœurs. »

Si une femme aime véritablement ses enfants, qu'elle doit avoir sans cesse sous les yeux, elle est sauvée. Le tracass des enfants qu'on croit importun devient agréable ; il rend le père et la mère plus nécessaire, plus chers l'un à l'autre ; il resserre entre eux le lien con-

jugal. Quand la famille est vivante et animée, les soins domestiques font la plus chère occupation de la femme et le plus doux amusement du mari. Ainsi, de ce seul abus corrigé résulterait bientôt une réforme générale, bientôt la nature aurait repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes redeviennent mères, bientôt les hommes redeviendront pères et maris. Mais, hélas ! l'ennui même des plaisirs du monde ne ramène jamais à eux-là. Les femmes ont cessé d'être mères; elles ne le seront plus; elles ne veulent plus l'être. Quand elles le voudraient, à peine le pourraient-elles : aujourd'hui que l'usage contraire est établi, chacune aurait à combattre l'opposition de toutes celles qui l'approchent, liguées contre un exemple que les unes n'ont pas donné et que les autres ne veulent pas suivre.

Il se trouve pourtant, quelquefois encore, de jeunes femmes d'un bon naturel qui, sur ce point, osant braver l'empire de la mode et les clameurs de leur sexe, remplissent, avec une vertueuse intrépidité, ce devoir si doux que la nature leur impose.

Puisse leur nombre augmenter par l'attrait des biens destinés à celles qui s'y livrent !

La maternité est le plus sûr moyen de réhabiliter les femmes perdues.

Puissent-elles comprendre la sublimité de leur mission et se vouer au culte sacré de l'amour maternel !

Puissent-elles aimer dans le seul espoir de devenir mères un jour.....

Alors seulement, la pécheresse redeviendra femme et sera véritablement purifiée vis-à-vis des hommes et devant Dieu !

Espérez !

Donc, je vous le dis, en terminant ma faible tâche :
Espérez, pauvres femmes ! espérez !

Car le jour n'est pas loin où tant de larmes brûlantes

que vous aurez versées dans l'ombre, retomberont, comme autant de malédictions sur la tête des hommes qui vous ont perdues. — Oui, j'en prends Béranger à témoin, Béranger, le chantre immortel des douleurs populaires. — Si les hommes vous condamnent, Dieu vous absoudra. Espérez en lui et priez, car sa miséricorde est infinie.

— Espérez et priez, ô pauvres femmes perdues, car ayant beaucoup aimé, il vous sera beaucoup pardonné !

LA MATERNITÉ.

A Madame Léontine C.....

« Je vous dédie ces simples vers, Madame, parce que je sais que vous excuserez les défauts de la forme, pour les bonnes intentions qui m'ont seules inspiré. Je ne pouvais mieux m'adresser qu'à vous, Madame, à vous si bonne, si aimante, si résignée....., à vous qui comprenez si noblement les devoirs sublimes d'une mère....., à vous qui offrez un si touchant et si admirable modèle de dévouement maternel à toutes ces pauvres pécheuses que je n'ai pas craint de défendre aujourd'hui ! Acceptez-en l'hommage, car ils sont l'expression intime et sincère de mes sentiments. Et si jamais Madeleine passe sur votre chemin, Madame, dites-lui que la femme qui se réhabilite par la maternité, est pardonnée devant les hommes, et sauvée devant Dieu !

Pauvre enfant qui t'endors, bercé par l'espérance,

Oh ! tu ne connais pas le poids de la souffrance...

Ton cœur, comme d'encens, se parfume d'amour,

Et tu vois l'œil de Dieu dans les rayons du jour.

Hélas ! si tu savais ce que souffre ta mère,
Ta mère qui n'a plus que toi seul sur la terre...
Qui courbe son front pâle au souffle du malheur,
Ainsi qu'un lis brisé qui tombe de langueur :

Si tu pouvais sonder l'abîme de son âme,
Lorsque séchant les pleurs de ta prunelle en feu,
Elle épanche sur toi, sublime et pauvre femme,
Les trésors maternels qui lui viennent de Dieu ;

Si tu pouvais comprendre, au milieu de tes songes,
Que tout n'est ici-bas qu'orgueil, haïe et mensonges...
Que souvent le Judas qui nous embrasse au front,
Par son contact impur nous flétrit d'un affront ;

Si tu pouvais comprendre, en ton simple cœur d'ange,
Que l'or ne pèse pas beaucoup plus que la fange...
Tu tremblerais, hélas ! mais Dieu ne permet pas
Que l'enfant qui s'endort sur le sein de sa mère,
A qui la voix d'en haut dit à l'oreille : « Espère ! »
Dans la corruption souille ses premiers pas.

Dieu garde pour plus tard ce temps de rude épreuve
Où la foi n'est qu'une ombre, où, dans notre âme neuve,
Le doute, noir démon, de son souffle glacé
Dessèche le présent aux portes du passé !

Mais si l'enfant n'est pas flétri par les souillures,
S'il ignore au berceau nos passions impures,
Le malheur, comme un hôte, accourt à son chevet...
Il faut bien ici-bas sa proie à la souffrance !
Pas un cœur de vingt ans qui garde l'espérance ;
Pas un homme rêvant ce que l'enfant rêvait !

Sa mère, en vain hélas ! l'abrite sous son aile...
La douleur, près de l'homme, active sentinelle,
D'amertume et de fiel l'abreuve, nuit et jour.
Et nulle voix divine au berceau descendue
Ne s'en vient apporter, à cette âme perdue,
Quelque écho de pitié, quelque doux mot d'amour !

Faut-il qu'à tout berceau le sort joigne une tombe ?
Que le chagrin pour nous soit si près du bonheur ?
Faut-il donc, ô mon Dieu ! qu'en naissant l'enfant tombe
Comme un épi tranché par la main du faucheur ?

Pourquoi dans tout sourire as-tu caché des larmes ?
Pourquoi donc, Dieu puissant, as-tu créé l'amour ?
Seigneur ! pourquoi faut-il que les sombres alarmes
D'un froid pressentiment signalent chaque jour ?

Et toi, reine des cieux, refuge en nos misères,
Pourquoi nous délaissés au milieu des périls ?
N'as-tu donc plus pitié de tous ces cœurs de mères,
Toi qui pleuras aux pieds de la croix de ton fils ?

N'as-tu donc plus pour nous, sainte vierge Marie,
De ces pieux regards qui, comme un pur rayon,
Illuminant soudain notre âme endolorie,
Déchirent le linceul de notre affliction ?

Meurs, pauvre enfant, oui meurs, car tout nous abandonne,
Car il vaut mieux mourir que vivre sans espoir !
Meurs, pauvre condamné, car ta fraîche couronne,
Écluse le matin, sera flétrie au soir !

Meurs ! les grands d'ici bas sont les seuls sans souffrance...
Oui, meurs, car nul d'entre eux ne séchera tes pleurs ;
Nul d'entre eux ne viendra te parler d'espérance,
Et nul n'allégera le poids de tes douleurs !

Meurs donc enfant, oui, meurs sur le sein de ta mère,
Meurs sur ce sein flétri qui n'a pu te nourrir...
Ce sein qui n'a légué qu'un deuil héréditaire
Au pauvre cœur brisé que Dieu fit pour mourir !

Retourne vers le ciel, ce doux séjour des anges,
Va saluer tous ceux qui sont morts avant toi...
Le prêtre à ton cercueil chante l'hymne de toi,
Pauvre petit, adieu ! dors en paix dans tes langes !

Théodore STAINES.

MARIE.

Que j'en ai vu mourir, hélas ! de jeunes filles !

VICTOR HUGO.

Pauvre Marie ! à peine dix-huit ans et l'ombre du tombeau la réclame dans sa solitude, et personne peut-être n'ira donner une larme pieuse à la croix de la jeune fille ! Moi seul je graverai ces mots sur sa tombe :

Morte à dix-huit ans ! . . . Vous qui foulez cette cendre plaignez la pauvre Marie ! faible fleur sans appui ; l'orage l'a brisée ; elle est tombée comme tant d'autres fleurs, sans gouttes de rosée et sans rayons de soleil !

O misère ! que de victimes innocentes sur ton autel, que de malheureuses orphelines qui n'ont que le pain que leur jettent en passant la honte et le mépris !

Oh ! pardonnez-leur, Seigneur, vous qui savez combien elles souffrent !

Morte à dix-huit ans !

Hélas ! c'est bien cruel de mourir à cet âge ;

Aucun baiser d'amour ne vient fermer les yeux ;

Fille du peuple, à toi la tempête et l'orage !

Aux grands la terre, à toi les cieux.

L.-H. MULLOT.

JOSÉPHINE.

Ainsi se nomme la jeune fille que vous voyez leste et sémillante glisser à travers les orangers de la Chaumière; à peine arrivée dans l'enceinte où se promènent les flâneurs qui interrogent les figures au moyen d'un binocle, qu'en mourant leur légua leur grand-père, et dont la tante héritera probablement un jour; qu'elle se voit entourée de groupes fades et insipides, au verbe oiseux et criard, cesêtres insignifiants qui les composent se nomment vulgairement lions, et les lorettes appellent *ça* des hommes *comme il faut*. Sans perdre contenance, la petite Joséphine, qui se fait honneur de jouer un rôle sur le théâtre du pays latin, répond à tous le sourire sur la bouche, et, se frayant un passage avec ses petits bras, elle s'envole plus légère qu'un papillon, et va se reposer sur le cœur d'un étudiant, aux cheveux longs et aux manières franches, qui, pour la saluer, n'ôte pas son chapeau. Inutile de dire qu'il n'a *pas de lorgnon*.

C'est à celui-là qu'elle donne ses préférences et la plus grande douceur de ses yeux.

La voyez-vous passer à travers ces tourbillons hermaphrodites; comme elle se balance avec grâce, comme sa taille lascive se prête à la désinvolture de la valse. Avec sa robe blanche ne dirait-on pas une colombe qui va prendre son essor vers le ciel pour parler à Dieu de la terre. Ses deux petites mains potelées s'attachent aux épaules du danseur, comme deux agrafes d'albâtre, et laissent pendre deux bras qui, pareils à deux cous de cygne, ont la blancheur de la neige et la finesse du satin.

Quoique petite, Joséphine réunit d'ailleurs les belles qualités qu'on est en droit de demander à la femme: à

elle seule, elle peut réaliser l'idée d'un homme qui cherche une jolie fille. Ses cheveux sont d'ébène, très-épais et très-longs, et surtout bien plantés ; ses yeux noirs, où règne la concupiscence, semblent vous interroger naïvement. . . . Épris de leur beauté, je lui dis un jour :

Les rayons de tes yeux ont enflammé mon âme ;
Mon cœur, comme un tison, brûle dans ton foyer.
Si je pouvais vers toi faire monter sa flamme,
Je le calcinerais comme un tronc de noyer.

Elle me répondit avec son esprit accoutumé, et s'enfuyant de mes bras, je la perdis de vue, me disant, c'est bien dommage qu'un enfant de dix-sept ans effeuille ainsi les fleurs de sa jeunesse, sans entrevoir dans l'avenir le moindre rayon de bonheur réel. Pauvres filles ! elles sont plus à plaindre qu'à mépriser. Parfois, le sourire est sur leurs lèvres ; mais le plus souvent un feu intérieur ronge leur âme, et cependant elles sont forcées de vivre, et de rire toujours !

L.-H. MULLOT.

LÉONTINE.

Quand tu souris, il semble qu'un génie
D'un doigt folâtre efface mes douleurs,
Et dans mon âme une tendre harmonie
Mêle à ta voix ces concerts enchanteurs.

L'abbé CONSTANT.
(*Les Trois Harmonies.*)

Nous sommes à la Chaumière, — à cette pauvre Chaumière qu'on nous a inondée de lumière comme le salon d'un parvenu, peinte comme une boutique d'épicier et dorée comme les coutures d'un laquais ; — nous sommes à la Chaumière, lieu de folie et d'amour, mélange de poésie et de boue, d'intelligence et de vice, de liberté et de sergents de ville ; lieu que les protégées de l'aristocratie au pied doré regardent de leur hauteur ; que l'on calomnie, et que cependant l'on devrait subvention-

ner comme l'établissement le plus moral de Paris.....

La voyez-vous passer, glissant à travers les feuilles, cette phalène svelte et gaie ; elle n'est ni brune, ni blonde ; ses cheveux ont cette douce couleur que Vénus Aphrodite envoya aux filles de Gaule sur le vaisseau phocéén qui vint tirer Marseille des sables alors endormis de Provence. Cette petite fille sémillante, avec sa robe noir et son ruban cerise : c'est Titine, l'amie de tout le monde et la maîtresse de bien peu. « Beaucoup d'appelés peu d'élus. » — C'est Titine ; personne ne sait d'où elle vient et à qui elle est ; mais tout le monde l'aime, parce qu'elle est joyeuse et mélancolique tout à la fois ; qu'elle a toujours le mot pour rire ; qu'elle déteste les habits polkas et les gants blancs ; enfin qu'elle aime la bière et la cigarette, au moins autant que ses amants. — Ne craignez pas qu'elle aille se poser en rivale des Pomaré, des Clara, des Maria, etc., etc. Non, elle va franc jeu en amour ; elle est sans prétention : partant, sans ambition. — En un mot, c'est la grisette du vieux temps : un de ces types devenus rares dans notre pauvre quartier ; et quant, en travaillant bien, elle a gagné ses vingt sous par jour, elle vient, folle et insouciant, retrouver son amant, lui prêcher l'économie, le travail, puis..... s'endormir entre ses bras..... Puisque je suis indiscret, je veux l'être tout à fait et vous dire tout ce que je sais d'elle.

Elle a dix-huit ans ; — sa patrie, je l'ignore. — Elle était fleuriste dans la rue Saint-Martin, et la première apparition de ce joli petit oiseau eut lieu il y a tantôt trois ans dans un petit bal juif de la rue de la Verrerie, d'où sont sorties bien des têtes de Vierges que vous avez admirées au salon. — Son premier amant fut un étudiant qu'elle aima de tout cœur ; j'ai là une lettre qu'elle lui écrivit alors ; elle est courte, je vais vous la dire :

MON AMI,

Tu m'aimes, dis-tu, je te crois : pauvre fille presque abandonnée,

je n'ai que toi pour consolation ; je ne sais pourquoi je me sens si heureuse de ton amour. — J'ai fait aujourd'hui un joli petit bouquet de pensées et de myosotis, je te le porterai demain dimanche, nous l'attacherons entre les pipes, au-dessus de ta tête de mort : tu m'embrasseras deux fois de plus pour penser si bien à toi. — Ne me parles donc jamais de ma mère ; je t'ai dit déjà qu'elle était morte, j'en suis presque heureuse, je ne voudrais pas qu'elle me vit comme je suis ; je l'aimais bien pourtant, plus que ma sœur Camille, plus que toi ; tu ne t'en fâches pas ? Allons, rions ! Demain nous irons au bal.

A 9 heures chez toi, ne dors pas au moins.

Ta petite femme, LÉONTINE.

Je m'abstiens de tout commentaire sur cette lettre. Léontine avait été si douce et si franche qu'elle devait avoir sa récompense : elle fit connaissance il y a un an d'un jeune homme de Valachie, qui l'aima à la folie, et partit cependant. — Depuis lors, Titine était retournée à d'autres amours peu nombreux et surtout jamais choisis parmi ces musques que nous vomit à jours fixes l'hémisphère boréal de Paris. Enfin, il y a trois jours, je la revis, incertaine si elle devait être triste ou joyeuse. Elle était au Luxembourg, appuyée au piédestal de la Velleda, et semblait pensive comme elle ; elle tenait une lettre à la main : « Je vais partir, dit-elle ; A. . . . m'écrit ; je vais en Valachie ; je m'ennuierai bien ; mais je reviendrai riche dans deux ans. » — Je ne l'ai point revue.

Puisse-t-elle partir . . . pour longtemps et être heureuse.

Pauvres fleurs que l'on fané sans pitié, les femmes de Paris sont plus victimes que blâmables ! heureuses celles que le hasard ou une main bienfaisante retire du bourbier ! presque toutes seront bonnes, car elles se sont souvenues des préceptes de la chanson.

Dieu lui-même ordonne qu'on aime,
Je vous le dis en vérité
Sauvez-vous par la charité.

LES GOUALEUSES.

Ce sont tantôt de pauvres petites filles à demi-nues chantant d'une voix grêle comme elles, quelques mots appris à force de pleurs; — tantôt de grandes belles filles au cœur poétique, qui, une guitare ou une harpe en main, essayent, Grisi à venir, leur gosier frais sinon pur, au milieu des tables d'un café: — tantôt c'est une pyramide humaine, une série d'enfants hurlant, du petit au grand, jusqu'à la mère, pour attirer quelques sous dans la sébille d'étain. — Telle est en quelques mots la physionomie de cette partie de la grande famille bohémienne qu'on appelle les *goualeuses*; chez presque toutes la misère, chez quelques-unes une sorte de vocation artistique les forcent, la nuit venue, à échanger l'aiguille, et d'aller affronter les quolibets et les dédains de la gent parisienne; aussi leur quartier bien-aimé est le quartier de la jeunesse, le pays latin, parce que là, elles trouvent encore des cœurs neufs et bons; — aussi voyez-les, elles sont chez elles ici: quelques-unes ont leur café de prédilection où chaque soir elles trouvent assurée leur moisson de gros sous et de petits compliments qui les font rougir, souvent par habitude.....

Que deviennent les goualeuses, cette famille, à laquelle on ne peut refuser sa teinture poétique et gracieuse?

Petites, elles dorment souvent à côté du crime sans le voir; souvent la main qui attache les mauvaises agrafes de leur robe à demi-usée, a, pendant la nuit, dérobé ou fait pis peut-être; elles ignorent tout, pleurent quand on les force d'apprendre une nouvelle chanson, mangent quand elles ont un peu de pain et rien quand une main compatissante leur caresse la joue en disant: — pauvres petites!

Plus grandes, de nouveaux dangers, trop souvent, hélas! la cupide débauche d'une mère, ou plutôt d'une

marâtre, les vend à l'égout du vice : ou bien d'elles-mêmes entraînées par l'exemple, par l'appel sensuel de leur seize ans, elles essayent du bal et deviennent joyeuses enfants d'amour. — D'autres ont un autre sort; mais elles sont peu nombreuses; vous savez telle grande actrice qui est presque reine aujourd'hui. Eh bien! elle a chanté dans la rue, et certes, maintenant, cette réalité de misère de son enfance doit lui apparaître comme un beau rêve lointain, au milieu des diadèmes, des fleurs et des courtisans choisis qui l'entourent. Qu'elle n'oublie pas, cependant, qu'elle a des sœurs en bas, et quand une enfant pleurera une aigre romance sous son balcon, qu'elle laisse tomber un peu de cet or que son talent lui ramasse. Quelqu'un s'en souviendra là-haut; et quand une tristesse ou un coup de sifflet malotru assombriera son front, elle redeviendra heureuse en pensant à la petite fille à qui son aumône a peut-être assuré du pain et un lit pour la nuit. On ferait des romans avec les annales des goualeuses. J'ai connu un brave jeune homme, simple parce qu'il était bon, qui se laissa mourir d'amour pour l'une d'elles qu'il croyait un ange de virginité et qu'il n'osait approcher des lèvres..... La fille fut vite consolée de sa mort..... En un mot, comme partout où il y a misère et vice, il y a ici plus de pitié à avoir que de sévérité et de mépris. Les goualeuses sont femmes et faibles, aimons-les donc comme fiction poétique et plaignons-les dans la réalité.

....Chantez, chantez, toujours! Que, douce et gracieuse
Comme le bruit lointain d'une fête joyeuse,
Votre voix, dans mon cœur, verse quelque repos!
Que votre chant soit pur, que vos lèvres timides
Laissent tomber les vers en cadence rapides,
Que leur douceur efface, un instant, tous vos maux!
Filles du peuple, hélas! La cruelle misère
A, d'un stygmate impur, marqué votre doux front,

Mais il est, croyez-moi, des voix sur cette terre
Qui vous crieront : Merci quand les autres rient !

.....

WOLSCY BOISTARD.

A PROPOS

DE DANSEURS ET DANSEUSES SANS DENTS.

La terreur est au camp d'Agramant ; voilons nous la face et écoutez, ô polkeurs et polkeuses, ma lamentable histoire.

Vous l'avez tous lu, ô mes amis : dernièrement une de ces beautés courtisées par nous tous, et qui était l'ornement de ce jardin si chéri par les disciples de Cellarius et de Grétry, a été traîtreusement enlevée à nos hommages et aujourd'hui la fauvette gémit dans une cruelle captivité.

Nous avons pleuré, oui, nous nous sommes soumis ; mais aujourd'hui abomination de la désolation, il y a eu combat, pugilat, et l'arène a été ensanglantée.

La gracieuse et spirituelle Mlle L..., dont vous avez été à même d'admirer la superbe mâchoire et de recevoir des coups de dents, entre triomphante l'autre jour au bras du vicomte de K... l'un des lions que l'été a laissé à Paris. C'était la première fois qu'elle avait pu dompter cet animal superbe et l'amener loin de l'asphalte du boulevard de Gand ; mais elle voulait humilier une rivale à laquelle elle venait d'arracher sa conquête.

Le piston fait entendre ses accords, et, légère et gracieuse, Mlle L... se place impatiente au premier rang en face de sa rivale dédaignée. Derrière celle-ci, que

nous nommerons Thérèse, cherchait à s'éclipser un gros Monsieur renfermé dans un magnifique habit noir, à la boutonnière duquel brillait une brochette de décorations. Vous avez dû remarquer souvent des figures graves, recouvertes d'un enduit diplomatique, au front soucieux, à l'œil caché sous des besicles d'or et chargés de rubans multicolores.

C'est le corps diplomatique qui, fuyant l'été, la canicule du foyer de l'opéra, vient près de ces nouvelles émules de Terpsichore, prendre des leçons de... fourberies en matière de sentiments... et de politique

Donc Thérèse et Mlle L... se trouvaient en présence. L'œil en feu, la menace à la bouche, elles contenaient mal leur colère, et leurs jolies figures, animées d'habitude par l'attrait du plaisir, semblaient avoir oublié les doux sentiments.

Le signal est donné, elles partent, gracieuses et flexibles toutes deux. La foule admirative se presse autour d'elles, les excite du geste et de la voix ; le lion triomphe et secoue sa crinière, le diplomate à la cravate blanche, y enfonce son menton : ses yeux s'animent et semblent être doués de vie. Une reine célèbre dans nos fastes politiques et dansants, puis une autre qui portait dignement le nom d'un combat naval où nos armes ont fait trembler la perfide Albion, mais fatiguée ce soir là de son triomphe à l'hippodrome, sont éclipsées et frémissent toutes deux.

Seule la reine *Bacchanal* porte dignement sa gloire et cherche du regard l'approbation de son *couche-tout-nu*, mais hélas ! le choléra l'a emporté après son *duel au cognac*, et, condamnée à marcher toujours, elle veut au moins, digne fille d'Hérodiade, danser toujours, comme pour prouver au Juif errant que la femme est plus forte que l'homme ; sa chaussure n'est pas garnie de sept clous et semble défier le célèbre *Pritchard* à la gigantesque stature et quêter un mot flatteur de *Carion*.

Nous sommes loin de l'histoire que je voulais dire, mais j'y suis forcément ramené par le tumulte qui s'élève là-bas.

Qu'est-ce, de par Satan, que ce cri qui vient de frapper nos oreilles?

Thérèse qui connaît le faible de sa rivale triomphante lui a lancé dans l'oreille un mot. Ce mot a produit sur Mlle L... l'effet d'un mot cabalistique. Sa jambe, gracieusement levée tout à l'heure, retombe et frappe le sol à faux temps.

Quel était ce mot? « Ratelier. » Les belles dents de la jeune Cléopâtre venaient de se désarticuler. Les ressorts du faux ratelier venaient de se démentibuler, et la bouche de la gracieuse faisait une grimace ridicule. Il était aisé de voir que la mode n'avait pas été suivie de point en point dans la toilette de la lionne; car elle ne possédait pas les dents OSANORES si en vogue aujourd'hui. Mlle L... s'évanouit, elle ne pouvait mieux faire, son lion dont la crinière désordonnée imprimait la terreur au loin, l'abandonna et s'enfuit furieux. Ses rugissements répondaient aux éclats de rire de Thérèse.

Ce lion est la représentation de notre siècle, tout est orgueil et amour-propre chez eux, ils se parent d'une femme comme d'un cheval, plus la femme est brillante, plus ils la recherchent. Ce sont ces hommes qui, l'or à la main, courent acheter, à l'aide d'une *Chouette*, les faveurs d'une jeune fille dont le père ou la mère, ouvriers sans ouvrage, meurent sur un grabat ou dans un hôpital; mais dont la beauté recouverte des oripeaux honteux d'un luxe éphémère, qu'elles ont accepté à la suite d'une orgie qu'elles n'auront pas su fuir, attirera à leurs acheteurs les regards et l'amour des femmes titrées et riches qu'on appelle *honnêtes*, parce qu'elles promènent leur insolence et leurs vices dans un équipage armorié d'un blason né d'hier.

Ce sont ces mêmes hommes qui portent leur or aux pieds de nos courtisanes parées et laissent dévorer par

elles leur héritage, mais dont souvent l'avarice repousse la prière d'une jeune imprudente qui a cru à leur parole, et qui leur demande du pain pour leur enfant qu'ils renient.

Une fille du peuple, pauvre vierge folle égarée, seule eut pitié de cette femme évanouie que tous les hommes courtoisèrent tout à l'heure et qu'ils fuyaient maintenant.

« Viens, dit-elle, trouver mon habile docteur,
« Et s'il veut te couvrir de son bras protecteur,
« De son art merveilleux te prêter les ressources,
« De tes larmes bientôt il tarira les sources.
« Lui seul pourra te rendre et jeunesse et beauté ;
« Par sa puissante main tout obstacle est dompté.
« A de vains charlatans pourquoi livrer ta bouche ?
« Le célèbre Rogers guérit tout ce qu'il touche ;
« Il sait remédier à tous les accidents ;
« A dix mille beautés il a rendu les dents. »

Un char numéroté les reçut toutes deux, et, à l'aide du fouet énergiquement manié et de ce juron que n'osait prononcer l'abbesse des Andouillettes, elles arrivèrent bientôt rue Saint-Honoré, 270. Là, M. Rogers, homme de talent à plus d'un titre, les reçut et les rasa sur-le-champ.

Il secourut la pauvre édentée, puis, par de douces paroles, ranima son courage abattu ; sur-le-champ son échec fut réparé. Mais la pauvre honteuse n'osait retourner chez elle : elle craignait la colère de son lion, brave contre une femme sans défense.

Elle eut alors de nouveau recours à sa nouvelle amie ; celle-ci lui donna de nouvelles consolations, lui offrit asile pour la nuit, et dès le lendemain matin la conduisit chez madame Clément, rue de Tournon, n° 5.

Quel ne fut pas l'étonnement de la pauvre lorsque elle reconnut dans son obligeante hôtesse une cartomancienne, phrénologue distinguée, qui, un mois aupa-

ravant, lui avait prédit l'événement qui lui arrivait, et qu'elle s'adresserait à l'arracheur de dents que nous avons cité plus haut.

Sa confiance s'accrut en son hôtesse savante, et celle-ci acheva de calmer sa douleur; pour elle, elle mit sa science à l'œuvre et lui apprit que, malgré ses fautes, malgré la perte d'une partie de ses attraits, un ouvrier qui, autrefois, l'avait aimée sage, lui tendait encore ses bras robustes, si un repentir sincère la ramenait à lui.

Mlle L. fut docile; elle reçut avec reconnaissance les avis de cette dame, et aujourd'hui l'on assure qu'avant peu le *Constitutionnel* enregistrera son nom dans ses colonnes ouvertes aux publications de bancs.

Lecteur sceptique, ne riez pas de ce que je parle d'une cartomancienne. Je fus comme vous incrédule, mais force a été pour moi de me rendre à l'évidence. J'ai été consulter cette science en laquelle nos pères avaient foi. J'y ai rencontré des avocats dont le barreau s'honore, des législateurs, des hommes du monde et, disons-le, des médecins, qui avaient recours à la docte phrénologiste. Ne rions jamais de ce que nous ne comprenons pas d'abord, et laissons à une femme de talent l'honneur qui lui est dû.

Nous pouvons suivre sans honte l'exemple de Napoléon, qui consulta souvent la fameuse mademoiselle Lenormand, dans la maison qu'habite M^{me} Clément.

Seulement un peu de pitié pour nos vierges folles que vous conspuez de vos mépris après les avoir salies de votre amour; moins de cet orgueil que vous placez dans votre fortune, elle peut fuir un jour, comme la beauté de Mlle L., et du respect pour ce que vous ne comprenez pas toujours!

Plus de morale, plus d'idées tristes, un mot plus joyeux. — Sur les hauteurs qui avoisinent Paris vient de s'élever ce château orgueilleux, célèbre par les amours d'un roi vert-galant dont nous avons déjà parlé; là on veut attirer la foule, mais elle reste fidèle à Mabilille. Cependant on dit que l'on voit un joli fantôme errer jusque auprès de ce site défendu pour lui, et qu'un écrit tracé sur papier timbré lui en a, pour six mois, interdit l'entrée. Ce fantôme si élégant, que votre cœur veut quitter votre poitrine pour le suivre, se nomme, dit-on, *Maria*, et elle reçoit une somme pour demeurer dans l'allée des Veuves. Singulier nom pour un lieu qui voit se faire tant de mariages.

Nous ne croyons cependant pas tout à fait à cette nouvelle; car le bal à la mode est avare de ses faveurs et tient tellement à ce métal que Robert-le-Diable nomme *chimère*, que l'autre soir on nous a refusé l'entrée de l'artiste que nous amenions pour en dessiner les coquets mystères (*lisez bosquets*). Je me trompe, on nous en fit payer l'entrée, non pas à nous, mais à l'artiste lui-même.

C'est nous qui payons cette faute, l'artiste a refusé de nous continuer le concours de son spirituel crayon, et illustre, pour se venger, les pages destinées à la défense du Ranelagh et la Chaumière.

Nous comprenons que l'achat d'une femme, d'un équipage et d'une maison coûtent fort cher et font tourner la tête.

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.

Vrai Dieu, nous nous fâcherons, et quoique nous adorions les bayadères de cet élégant séjour auxquelles depuis deux ans nous consacrons nos veilles en publiant encore pour leur plus grande gloire cette troisième brochure : *la Physiologie si piquante du bal Mabilille, Paris dansant ou les filles d'Hérodiade, les Oiseaux de*

nuit ou les roses flétries, etc., sans compter un feuilleton quotidien? Pâque-Dieu, comme disait Louis XI, par l'organe de Béranger notre grand poète, je dirai : Ne dansez plus. Amours, envollez-vous.

Ce que c'est que de porter le nom d'un grand homme ! déjà la *Physiologie du bal Mabille* a raconté une visite faite à M. Gall, chemisier. Eh bien ! l'autre jour il reçoit un poulet ambré, qu'un grand laquais galonné *entre ses mains a ordre de remettre*. Il était invité à passer chez madame de *** pour affaire particulière. Il s'y rend, et la dame, jeune et jolie anglaise, lui apprend après beaucoup de détours, qu'un phrénologiste allemand a découvert parmi les protubérances de son crâne celle du meurtre. Elle craint que cela ne soit vrai et prie le fils de l'illustre inventeur de la crânologie, de la palper et de lui dire la vérité. Si ce qu'on lui a annoncé est réel, elle est décidée à s'empoisonner le soir même avec de l'acide prussique qu'elle a su se procurer à force d'or.

M. Gall n'est pas seulement chemisier, c'est un homme d'esprit et de cœur. Il comprit qu'il y avait une bonne action à faire, il palpa doctoralement la jolie tête qui s'abandonnait à lui et assura qu'il ne trouvait que des bosses affectives, et que jamais une idée criminelle ne germerait dans cette jolie enveloppe. — L'anglaise n'osa lui offrir de l'or, mais elle le pria d'accepter en souvenir d'elle une jolie épingle antique, qu'elle avait reçue d'un souverain allemand, qu'elle lui envoya le soir même au pavillon de Hanovre.

Cette moustache et cette croix d'honneur que porte ce manchot n'appartiennent-elles pas à un officier de notre armée, Monsieur ? — Vous vous trompez Monsieur. — Comment ? — Mais c'est un de nos premiers commerçants de Paris, il a, rue St-Denis, un magnifique établissement qui prospère. — Mais cette croix, ce bras qui lui manque ? — Il a perdu l'un en juillet et on lui a donné l'autre comme récompense de sa bravoure. — Mais sans cesse on le rencontre au bal entouré des plus jolies femmes ? — Il est bon et généreux, et plus d'une de ces vierges folles lui doit son dîner, son souper et son lit. Du reste, c'est une de nos curiosités parisiennes, et tenez, regardez-le danser, deux femmes lui tiennent sa seule main... mais pas une ne tient son cœur.

Mais celui-ci, porteur d'une belle barbe noire, que je vois à toutes les premières représentations, et que je retrouve dans cette salle, quel est-il ? — Un tailleur qui a de l'ambition ; comme les lauriers de Miltiade empêchaient Thémistocle de dormir, celui-ci jaloux des succès de *Dusautoy*, vise au moyen de se faire une clientèle. Dans ce but, il prodigue partout sa barbe et sa toilette, mais les clients le fuient, et jamais ses ciseaux inutiles n'ont su couper un habit avoué par un homme reçu dans le monde.

A ce propos, un tailleur avait une boutique dans un de nos passages les plus fréquentés, mais de pratiques point. Il se marie, mais il choisit une femme jeune et jolie, à l'œil noir et égrillard. Elle n'avait point de dot, mais que lui importait. Elle dut se placer, sentinelle vigilante, assez en vue pour que les lions la remarquassent. Ils espérèrent en faire leur proie et les commandes arrivèrent.

Mais l'un d'eux, lion usé qui n'avait plus que des souvenirs, reçut bientôt un triste accueil. D'abord, il avait eu sa part d'œillades et d'espérances. Un jour qu'il apportait une déclaration écrite sur vélin, on refusa de la recevoir. Que fit-il ? il l'attacha à un paletot qui ornait la devanture, et la foule de s'amasser et de rire.

Vous voyez cet homme au maintien rogue et dont les mains, plongées dans de vastes poches, remuent incessamment des pièces de cent sous. C'est là son seul talent, mais il l'emploie drôlement, allez. Il a soixante ans, le physique d'un usurier, et il est sot et prétentieux comme un maître d'hôtel garni. De plus, on assure qu'il a un faux toupet et porte des besicles en or. Eh bien ! cet homme veut jouer le rôle de celandon. Voici comment il s'y prend : lorsqu'un de ses locataires, car il a un des beaux et des plus considérables hôtels de Paris, est accoutumé à recevoir les visites de quelque jolie femme, notre juif l'accable de politesses, de petits soins, d'offres de services, et veut, lorsqu'il le sait riche mais gêné, qu'il use de son crédit. Aussitôt que la somme est un peu élevée il s'empresse de venir, sa note à la main, en réclamer le montant, mais surtout lorsqu'il sait que se trouve là une jolie femme. — S'il n'a pas eu la chance d'en rencontrer une chez vous, semblable à l'araignée qui vous guette et vous entoure de ses rets perfides, il vous suit à la piste à vos rendez-vous d'amour, et surgissant tout à coup de derrière une borne où il était tapi, il arrive vers vous les mains plus pleines d'écus que jamais, et, devant la femme que vous aimez, le chapeau sur la tête, de son air le plus insolent et le plus boule-dogue, il vous apostrophe en demandant de l'argent. Il se plaint des crédits énormes qu'il a faits et du peu de confiance que l'on peut avoir dans des gens qui

le trompent et sont insolvables. C'est ainsi qu'il débute, et souvent il va chez vos maîtresses leur offrir de surseoir à ses poursuites si l'on veut s'humaniser pour lui. Mais il est tellement laid et ignoble que l'on rejette ses prières de tigre, et que l'on s'empresse de quitter le quartier de la banque pour un nid moins somptueux, mais où l'accueil est plus franc. — J'oubliais de vous dire que ce mauvais juif prête à 20 p. 0/0.

UN FLANEUR.

LA JEUNESSE DU CŒUR.

I.

En vérité, je vous le dis : dans ces jours d'attente et de tressaillement, l'amour, la justice et la charité ont plus d'apôtres et de zéloteurs que leurs zéloteurs et leurs apôtres n'ont de charité, de justice et d'amour.....

A moi, les intelligences hâtives ; à moi, les jeunes cœurs pleins d'amour, de vie et de jeunesse.

Vous tous qui cheminez tristement sur la route du malheur, brisés de fatigue, et suant, sous un ciel de feu, la plus pure rosée de votre sang ; vous qui, de temps en temps, jetez sur l'horizon un regard de découragement, pour voir si quelque nuage monte, avant-coureur de la tempête ; vous qui aspirez après l'orage comme le matelot perdu sur l'immense désert des flots, quand un repos, sans fin, assiste inexorable, à son désespoir, et lui montre la vie comme un fantôme d'ironie balancé dans

les flancs de la mort; vous qui ne pouvez trouver une pierre pour reposer vos membres, une feuille pour rafraîchir votre front, sans rencontrer un homme qui vous rejette sur la voie publique, en vous disant : *cette ombre m'appartient ; cette pierre est à moi* : vous que la providence envoie avec la patience pour manteau, et l'angoisse pour nourriture; vous qui venez en son nom pour sonder le terrain, voir s'il est préparé pour la semence, et s'il y a bientôt assez de corruption pour faire germer le grain, écoutez la voix de votre frère.

Quand vous rencontrerez, sur les tréteaux du Forum, un courtisan du peuple, haranguant la foule, prêchant, au nom de la liberté sainte, le sang, la haine, la vengeance et toutes ses représailles, tonnant contre les rois et s'efforçant d'attiser, autour de lui, l'incendie révolutionnaire, secouez la tête et passez : ou cet homme est un maître dépossédé, aux yeux duquel le pouvoir n'a qu'un tort, celui de n'être plus à lui, ou cet homme est un esclave déguisé qui vient pour soutirer, à l'aide d'une émeute, la foudre élaborée dans les arsenaux de la colère du peuple.

Quand vous verrez le barde à genoux sur le parvis du temple, une main sur la lyre, un regard dans les cieux; tantôt évoquant, par la voix de l'harmonie, les sublimes enseignements, et les plébéiennes aspirations du Dieu fait homme, pour les jeter à la face du lévite apostat et du pharisien endurci, tantôt, en convive inspiré du banquet nuptial, chantant à l'humanité souffrante, l'épithalem de la fiancée, et lui faisant aspirer, avec des paroles douces et harmonieuses comme la voix des anges, les suaves embrassements de son divin époux; frères, arrêtez-vous; passez la main sur votre cœur, et dites s'il s'est ému, si vous vous sentez meilleurs et plus forts, cet homme à la mission du vrai, et Dieu a parlé par sa bouche; mais gardez-vous de l'élever sur vos épaules, et de le promener en triomphe, car vous feriez un acte d'idolâtrie, et vous seriez réprochés, et vous n'entreriez pas dans la terre promise.

Gardez-vous de presser sa main dans la vôtre, car peut-être la retireriez-vous comme un homme qui s'éveille en sursaut, un serpent dans la main.

Gardez-vous de lui donner, sur l'heure, le baiser de fraternité, car votre cœur se lèvera peut-être sous le baiser d'un lépreux.

Gardez-vous de le porter à vos frères, en leur disant : frères, nous avons trouvé un ami, mais retournez vers les vôtres, dites-leur : frères, nous avons trouvé une vérité ; et partagez avec eux le prix de l'intelligence.

En vérité, je vous le dis, dans ces jours d'attente et de tressaillement, l'amour, la justice et la charité ont plus d'apôtres et de zéloteurs que leurs zéloteurs et leurs apôtres n'ont de charité, de justice et d'amour. L'esprit qui parle par leur bouche vous révèle ce qu'il est ; s'il vous révélait ce qu'ils sont, vous seriez saisis d'un découragement mortel, vous désespéreriez de vos destinées, et ces hommes, vous les maud..... non, vous prieriez pour eux.

Ils ont cependant, tels qu'ils sont, leur place marquée dans les desseins de la providence. C'est à eux qu'est dévolue la tâche honteuse d'apprendre au peuple, par leurs apostasies, que la liberté est un dieu fort, mais jaloux, qui veut être aimé pour lui et non pour ses prophètes.

Ils sont au milieu de vous comme le rocher frappé par la verge de Moïse quand les enfants d'Israël, couchés sur le sable brûlant du désert, criaient vers le Seigneur en invoquant la rosée du ciel. Le Seigneur entendit leur prière, mais, pour témoigner de sa toute puissance, ce ne fut pas du sable mouvant et docile qu'il fit jaillir le flot, mais des entrailles stériles d'un rocher. Tout un peuple altéré se suspendit à sa mamelle de granit, et après avoir bu et puisé de nouvelles forces, ils retournèrent à leurs tentes, et le rocher rentra dans sa stérilité première.

Ils sont au milieu de vous comme le séducteur, cajo-

lant la jeune fille, pour exploiter son amour au profit de sa passion déflorée. Quand il l'aura séduite, il l'avilira pour en faire une prostituée et lui fermer, pour jamais, tout retour à la pudeur.

Ne soyez pas comme la jeune fille, qui, désespérée de n'avoir trouvé que dégoût, amertume et déception, là où elle n'avait rêvé qu'une longue extase de bonheur, se dit avec un rire cynique : l'amour est un mensonge. Non ! l'amour est une vérité comme la liberté ; c'est le cœur de ces hommes qui est un mensonge, qu'ils soient démasqués, et que ceux qu'ils ont séduit par un élan simulé de philanthropie et de dévouement, que ceux, dont le seul tort est de les avoir cru honnêtes et sincères, leur rendent, aujourd'hui, la vérité pour désenchantement.

II.

La vérité est un soleil qui doit
luire pour tous.

Le jour était à son déclin, déjà la nuit, drapée dans son manteau sombre, s'était embusquée dans les sombres détours, d'où elle guettait le crépuscule. Déjà, on n'entendait plus qu'à de longs intervalles, et à travers un sourd bruissement ces mille cris de la grande cité, qu'on dirait être l'écho de toutes les douleurs du peuple ; tantôt longs et plaintifs comme un gémissement, tantôt se traînant, rauques et sourds comme un râle d'agonie, ou comme un cri qu'on étouffe. Déjà, quelques jets de lumière montaient jusqu'à nous, et prolongeaient le crépuscule, en faisant danser sur notre tête leur pâle silhouette.

J'étais en face de *lui* : une petite table nous séparait ; un livre était encore ouvert sous ma main, et devant moi d'autres livres que le vent feuilletait. Je disputais à la nuit les dernières lignes d'un chapitre dédié au peuple.

Cet écrit respirait, dans son ensemble, un pur dévouement à la cause plébéienne, une mâle énergie, et quelquefois une douce poésie. J'en fus ému; et saisi d'enthousiasme pour l'homme qui pensait ainsi, et qui avait le courage de le dire.—Ho! si tous le voulaient! m'écriai-je; et, en ajoutant cette exclamation, je cherchais, par une clarté douteuse, un signe approbateur dans les yeux de l'homme qui se taisait. Mais il garda le silence; seulement, il se pencha sur le livre. Alors je vis glisser sur sa face comme une légère contraction, puis s'arrêter sur ses lèvres comme l'ombre d'un sourire, mais d'un sourire qui ne pourrait se traduire que par son pareil, d'un sourire qui navrait. Job dut, à peu près, sourire ainsi quand il interrompit son chant de détresse pour écouter de stériles consolations.

Cependant le silence continuait, et je repris d'une voix plus basse et en fouillant dans l'ombre pour rencontrer les yeux de l'étranger: oh! que n'y en a-t-il assez de ces hommes pour l'avenir de l'humanité! Alors il s'éveilla, son regard chercha le mien, et éclaira d'une demi-teinte de jour et de langueur ses traits essentiellement doux et bienveillants. — Que vous a donc fait l'humanité, me dit-il, pour lui souhaiter tant de mal en un jour? Savez-vous que votre vœu est plus barbare que celui de Néron? quand il souhaitait que le peuple n'eût qu'une tête, c'était le rire d'un bourreau en délire; mais vous qui nous souhaitez un peuple tout composé de cette espèce d'hommes, ajouta-t-il en me montrant le livre, vous nous souhaitez un peuple de corruption; or, mieux vaut encore un peuple martyr qu'un peuple corrompu.

Ecoutez, poursuivit-il, l'estime et les sympathies des hommes de cœur appartiennent de droit aux hommes de cœur; les détourner au profit de l'hypocrite qui se joue de son frère et se rit de son Dieu, est un vol fait à la vertu et à l'humanité: et garder pour moi seul les vé-

rités dont je suis le dépositaire, ce serait me rendre le fauteur du mensonge et le complice de la fraude, car la vérité est un soleil qui doit luire pour tous.

J'ai à vous révéler les phases douloureuses d'une existence usée bien avant le temps au contact des mauvaises passions. J'ai à vous parler d'un rêve qui m'a fait passer, avec des trépignements de joie, sur des charbons ardents, et ne m'a laissé que juste assez de force pour assister au découragement du travail.

Mais avant de m'accompagner sur le théâtre de la lutte où j'ai laissé mes forces et mon courage, reposons-nous quelques instants sur la pente si douce d'où coule le flot si pur de nos premières années. Je vais, en regardant couler l'onde, effeuiller, sous vos yeux, quelques souvenirs dont le parfum vous rappellera peut-être celui que tout homme, né de la femme, aspire en abordant sur le rivage de la vie.

Ici, pour la seconde fois, le silence se fit : puis faible et intermittente, comme la première ondée qui s'échappe d'une urne, la même voix poursuivit ainsi

(Extrait de la Pensée en travail ou la Jeunesse du cœur.—Inédit.)

A. BERTET.

HISTOIRE

DE

MALVINA LA CHANTEUSE.

Ceci est l'histoire d'une belle pécheresse italienne ; — elle trouve naturellement sa place dans ce livre ; — car Malvina la Chanteuse appartient, elle aussi, à la grande famille de Madeleine la Repentie.

I.

Pendant mon dernier séjour à Florence, j'eus l'honneur d'être présenté au comte Arrighi, gentilhomme florentin qui me fit le plus gracieux accueil. Un soir, nous nous rendîmes au théâtre de la Pergola. — On donnait *Norma*, l'immortel chef-d'œuvre de Bellini. — On parlait beaucoup alors de la signora Malvina Déodati. On vantait la pureté de son chant, son talent de tragédienne, et par-dessus tout sa beauté ; en un mot le nom de la cantatrice favorite était dans toutes les bouches. Ce soir là elle remplissait le rôle de Norma qu'elle abordait pour la première fois à l'opéra de Florence. Depuis l'ouverture de la pièce jusqu'à la fin, ce n'était que battements de mains, bravos et trépignements d'une admiration qui tenait du délire. Il faut avouer, qu'en fait d'applaudissements les dilettanti italiens sont nos maîtres. Plus d'un morceau valut à la prima-dona

les honneurs du *bis*, et la sublime invocation à Diane Casta Diva fut pour elle une véritable ovation. Ce fut un déluge de couronnes et de bouquets capables de faire tourner la tête à Giulia-Grisi elle-même. Mais aussi qu'elle était belle sur son trépied sacré, alors que la prêtresse fait retentir le bouclier des coups de sa baguette magique ! quel naturel dans son jeu ! quel feu dans ses transports ! quelle puissance dans la voix ! On eût dit que l'âme de la Malibran était venue sur la terre pour inspirer la digne héritière de sa renommée. — A la chute du rideau, nous descendîmes, le comte et moi, au café de l'Opéra ; le comte, véritable lion de coulisses, m'avait promis une série de piquantes révélations sur la Déodati, je le sommai d'exécuter sa promesse, ce qu'il fit de la meilleure grâce du monde. J'allumai un cigare, il acheva son sorbet, et, me voyant tout disposé à l'écouter, commença en ces termes :

II.

Quelque temps après les débuts de la Déodati à la Pergola, un jeune noble florentin qui avait assisté à toutes les représentations où figurait la prima-dona, s'éprit pour elle d'un amour violent. Celle-ci, qui avait résisté jusqu'alors à toutes les offres de fortune et de bonheur, ne fut pas insensible aux avances du galant. Le vicomte Antonio Martelli fut l'heureux préféré qui sut inspirer à la chanteuse ce qu'on est convenu d'appeler un premier amour. C'était un homme de vingt-cinq ans, grand coureur d'aventure et d'une noblesse plus que suspecte. Quelques mauvaises langues allaient même jusqu'à répandre le bruit que don Antonio était fils naturel d'un riche usurier mexicain. Ce qui est certain, c'est qu'il avait de la fortune, mais personne ne savait à quels titres il la possédait. Le vicomte, à la tête de ses biens et joignant aux avantages d'une brillante éducation, le

don non moins précieux d'une jolie tournure, était bien fait pour prétendre au rôle de Lovelace; et il faut avouer à sa louange, qu'il s'en acquitta toujours à merveille. D'une fastueuse prodigalité et adonné aux plaisirs de la table et des femmes, don Antonio avait une grande réputation de débauché. Au fond, c'était le meilleur garçon que l'on pût rencontrer. Jamais sa bourse ne fut fermée à ses amis; jamais il ne recula devant le plaisir de faire une bonne action, aussi semblait-il être à l'abri de la malveillance et de l'envie. Et pourtant il n'en fut pas ainsi. — Le vicomte avait un rival d'autant plus redoutable qu'il aimait passionnément Malvina. Ce dangereux rival était le vieux baron Cosimo Téobaldi. C'était un homme d'une soixantaine d'années, ancien officier qui avait servi dans les armées françaises sous Bonaparte. Il avait conservé, dans la vie privée, la rude sévérité du commandement, et, habitué dès son enfance à voir tout plier sous ses ordres, il ne souffrait pas le moindre oubli des convenances. Aussi son caractère, d'une extrême rigidité, le rendait-il d'un abord froid et difficile. — Depuis de longues années un procès pendait entre don Cosimo et don Antonio. Il ne s'agissait de rien moins que de toute une fortune, mais comme aucun des antagonistes n'était parvenu jusqu'alors à réunir des preuves suffisantes pour condamner son adversaire, ce procès paraissait devoir être interminable. Une circonstance imprévue devait en hâter le dénouement. Il y a un fait incontestable et qui est passé à l'état d'axiome, c'est qu'il y a presque toujours une femme au fond de toute affaire importante. — Je vous ai dit que le baron s'était épris d'une violente passion pour la prima-dona. Mais celle-ci, comme vous pouvez le penser, loin de répondre aux avances du Don-Juan en cheveux gris, le désespérait par ses railleries, et, à force d'être tourmentée par ses insipides galanteries, elle avait fini par lui défendre la porte de son hôtel. Pauvre baron! il était né sous une mauvaise étoile...

D'un côté, il se voyait trompé dans sa passion et en butte aux sarcasmes de ses plus jeunes connaissances ; de l'autre, il maudissait le détestable procès qui lui faisait perdre son temps et ses piastres. Or, comme vous devez le supposer, le vieillard qui avait besoin de se reposer des fatigues de sa carrière militaire, était loin de mener une existence paisible... Malheureux vieillard ! — Mais un génie tutélaire veilla sur lui au moment où il commençait à désespérer du double succès de ses efforts, et ce génie bienfaisant devait se présenter sous le traits d'une femme. — Heureux vieillard ! — Malvina, arrogante comme toutes les Italiennes à vingt-quatre ans, ne pouvait plus vivre sans l'heureux don Antonio ; mais, si elle lui prodiguait ses caresses les plus passionnées, elle exigea en retour une fidélité à toute épreuve. La Déodati savait aimer, mais elle avait appris aussi à être jalouse. Elle en était venue à ce point qu'elle suivait son cher vicomte partout, mais ce dernier, fatigué de cette continuelle réjction, finit par ne plus dissimuler sa froideur. — Inconstant comme tout homme qui a usé de la vie, don Antonio fit la connaissance d'une jeune fille nommée Thérésina, pauvre enfant du peuple ; elle était belle, oh ! bien belle, mais le démon de la cupidité... du besoin, peut-être, avait fait luire à ses yeux l'or du vicomte, et la pauvre s'était donnée à lui sans réserve. L'infidèle don Antonio oubliait qu'un espion était sans cesse attaché à ses pas, et que son œil scrutateur devinait jusqu'à ses moindres pensées. Son rival allait donc enfin pouvoir se venger ! Aussi don Cosimo, blessé de se voir repoussé par la Déodati et mortellement offensé des froides railleries de son ennemi, saisit-il avec un fol empressement l'instant qu'il crut favorable à ses dessins. — Un vieillard qui aime, quand il est le point de mire de toutes les risées, ne pardonne jamais !

III

Par une belle nuit d'été, Malvina, couverte d'un voile noir, se promenait seule sur les rives de l'Arno; elle semblait aspirer avec bonheur le parfum des citronniers et des aloës, qu'une brise rafraîchissante répandait dans les airs, et elle ne s'apercevait pas qu'elle s'éloignait insensiblement des maisons de Lung-Arno. Tout à coup elle s'arrêta et s'assit sur un banc de marbre sous les épais tilleuls de la grande avenue de Cascine. Elle souleva son voile pour respirer plus à l'aise. La lune éclairait de sa pâle lumière les arbres du bosquet et se jouait dans les eaux tremblotantes de la rivière. La jeune femme, qui paraissait en proie à une profonde tristesse, se cacha le visage dans ses deux mains et une larme brûlante brilla sous ses longs cils abaissés. Il y avait à peine cinq minutes qu'elle était absorbée dans ses réflexions, lorsqu'elle crut entendre un bruit de pas derrière elle. Elle se retourna effrayée et aperçut dans la pénombre, un homme mystérieusement enveloppé dans un ample manteau et sortant des taillis voisins. Elle voulut fuir, mais l'homme au manteau la retint par le bras avec force.

— Ne craignez rien, signora, dit-il à voix basse, c'est moi!

Au son de cette voix, Malvina poussa un cri d'effroi et s'évanouit dans les bras de son nocturne visiteur. Celui-ci tira de son gousset un flacon qu'il eut soin de faire respirer à la belle évanouie, qui, grâce à cette précaution, ne tarda pas à recouvrer ses sens.

Oh! laissez-moi, murmura-t-elle en fixant ses beaux yeux sur l'inconnu.

Et, par un effort désespéré, elle se dégagea de son étreinte. Mais l'étranger osa soulever de ses mains audacieuses le voile de la Diva.

— Monseigneur ! s'écria-t-elle avec un accent de mépris, jusqu'à ce jour je m'étais plu à reconnaître en vous un homme d'honneur, maintenant je vous tiens pour vil et infâme. Jusqu'à ce jour je m'étais contentée de rire de votre folle passion de vieillard, maintenant je vous méprise ! Mais vous êtes donc mon mauvais génie pour me suivre ainsi pas à pas, pour vous attacher à moi partout, à la promenade, à l'église, jusque dans ma loge à l'Opéra ? Mais qui donc, monseigneur, vous a donné ce droit ?

— Doucement, ma belle enfant, ne nous effarouchons pas ! reprit-il avec impassibilité. Au fait, continua-t-il après quelques instants de réflexions ; puisque vous le prenez sur ce ton, je puis bien vous dire pourquoi je me trouve ici à pareille heure. D'abord je vous avouerai que vous vous méprenez étrangement sur mes intentions... Vous me lancez l'opprobre au visage, et ce sont des remerciements que vous devriez m'adresser.

Malvina le regardait avec surprise.

— Ah ! vous me méprisez, parce que je suis vieux ! tandis que vous vous livrerez corps et âme au premier écolier venu, vous n'aurez pour moi que haine et dédain ! C'est très-bien, signora, continuez de prodiguer vos caresses à vos jeunes muguets, et le soir promenez-vous sur les rives de l'Arno en vierge sentimentale, pendant que don Antonio-Martelli vous trompe.

— Vous mentez ! s'écria Malvina, qui à ces derniers mots ne sut plus se contenir, Monseigneur, vous mentez. Je ne suis qu'une faible femme, voyez-vous... Mais si j'étais homme comme vous, si comme vous j'avais porté une épée, je vous souffletterais.

— Ah ! je mens ! interrompit l'inconnu, à votre aise, signora... Eh bien ! moi je tiens à vous prouver le contraire. Voici qui pourra vous convaincre. Et, ce disant, il lui remit une petite lettre toute parfumée.

La Déodati, dont les yeux étincelaient de tout le feu d'une jalousie mal dissimulée, saisit le billet, l'ouvrit en tremblant, et, à la clarté de la lune, lut ce qui suit :

« Cher ange, je suis tout à toi ; je t'aime d'un amour
« profond qui ne finira qu'avec la vie. Quant à cette
« femme que tu parais redouter, à cette Malvina, ras-
« sure-toi, je saurai bien l'éloigner. Demain, à sept heu-
« res précises, je serai à mon hôtel. Adieu, cher ange,
« à toi pour toujours ! Antonio. »

Cette révélation terrible, inattendue, fut un coup de foudre pour la malheureuse femme, et ce fut la rage dans l'âme qu'elle froissa le fatal papier. Mais bientôt son indignation fit place à la honte, car elle comprenait qu'elle avait profondément outragé son officieux délateur.

« Pardon, monseigneur, s'écria-t-elle, en lui tendant la main, j'ai été injuste envers vous, je vous ai bassement insulté et je vous ai couvert d'injures, quand vous veniez me rendre un service d'ami. Oh ! dites, me pardonnez-vous ? »

Quel cœur, fût-il de bronze, résisterait à la douce voix d'une jolie femme qui avoue ses torts ? Le courtois gentilhomme saisit la blanche main de la chanteuse et la portant à ses lèvres, imprima un baiser brûlant.

« Oublions ce qui s'est passé, dit-il, en s'efforçant de donner un accent moins rude à ses paroles.

— Oh ! merci, don Cosimo, interrompit Malvina, mais je n'oublierai jamais ce service.

— Et serez-vous toujours aussi cruelle ? demanda-t-il en baissant la voix.

— Vous êtes pressant, baron, reprit la Déodati en souriant ; mais n'importe, nous en reparlerons.

— Je vous promets une visite d'ici à trois jours. »

Puis comme la nuit avançait, le baron lui offrit son bras et en digne sigisbé, la reconduisit jusqu'à son hôtel de Via-Larga. Là ils se séparèrent. Don Cosimo Téobaldi, la tête remplie de folles illusions, s'enveloppa dans son manteau et s'enfonça dans les ténèbres, et Malvina, brisée d'émotions, se jeta sur son divan et songea au meilleur moyen de se venger.

IV.

Le lendemain soir à sept heures, Thérésina fut exacte au rendez-vous, et Malvina monta par l'escalier dérobé, et entendit de la pièce voisine les serments d'amour que l'infidèle don Antonio faisait à sa nouvelle victime. Mais elle tint parole à don Cosimo, et trois jours après elle fit atteler ses chevaux à son équipage et se rendit à l'hôtel du baron.

« Eh bien ! don Cosimo, dit-elle après s'être fait annoncer, vous voyez que je ne vous ai point oublié.

Le vieux gentilhomme était assis dans un ample fauteuil à la voltaire, devant une table chargée de papiers. Il fumait dans une longue pipe turque. Son visage portait l'empreinte d'un mécontentement mal dissimulé. Tout entier à ses affaires, il n'avait pas entendu la voix de Malvina, et ce ne fut que lorsque celle-ci lui ayant familièrement donné un léger coup sur l'épaule, qu'il sortit de sa rêverie.

« Comment ! c'est vous, mon ange ? dit-il d'une voix qu'il s'efforça de rendre calme.

— Si j'avais cru être aussi importune, je ne me serais pas permis de déranger sa seigneurie, reprit la Déodati en riant.

— Méchante ! dit le baron qui commençait à se soulager d'un grand poids, et que la présence de son amie avait rendu à des idées moins sombres. Et quelles sont les nouvelles du jour, signora ?

— De bonnes nouvelles, Monseigneur, d'excellentes nouvelles, répondit Malvina, qui brûlait du désir de motiver sa visite. Mais de grâce, si ce n'est pas une indiscretion de ma part, veuillez me dire ce que vous faites de cette masse énorme de papiers entassés sur votre bureau. Il y aurait, par le Christ, de quoi faire le plus superbe feu de joie qui ait jamais été allumé en l'honneur de santa Maria !

— Gesù mio ! comme vous y allez, signora Ces papiers sont de la plus haute importance pour moi : ce sont les pièces de mon procès contre don Antonio.

— Belle importance, ma foi ! voilà un siècle que votre procès trame en longueur. Vous feriez bien mieux de jeter tous ces chiffons par la fenêtre !

Et ce disant, elle fit mine d'exécuter sa menace.

« Ah ça ! mais êtes vous folle ? demanda le baron qui ne savait que penser de l'étrange conduite de la prima dona.

— Peut-être, dit celle-ci sans se déconcerter. »

Puis il se fit, de part et d'autre, un assez long silence. Le gentilhomme remit ses papiers en ordre et acheva sa pipe. La chanteuse prit une petite boîte d'ébène qu'elle avait soigneusement cachée sous sa mantille et la posa sur la table.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda don Cosimo.

— Ah ! je vous attendais là, Monsieur le curieux Plus tard, vous en saurez le contenu. Mais comme vous êtes singulièrement maussade ce matin, permettez-moi d'abord de vous égayer par une anecdote qui n'est pas déplacée.

— Volontiers, mon ange, fit galamment le gentilhomme. Vos désirs sont des ordres pour moi.

— Vous êtes flatteur, baron, dit la Diva, en se plaçant à ses côtés. »

Puis, après lui avoir fait promettre de ne pas l'interrompre, elle commença ainsi son récit :

Du temps que Florence était gouvernée par les Médicis, il y avait, à la suite du duc Alexandre, un jeune page qu'on appelait Maffio. Ce jeune homme, d'une jolie figure et de manières avenantes, s'était, par sa bonne conduite, acquis l'estime de tous ceux qui l'entouraient. Un jour, pourtant, il fit la connaissance de quelques jeunes seigneurs débauchés qui le perdirent ; mais le ciel qui veillait encore sur lui, envoya, pour le sauver, un ange d'innocence et d'amour. Cet ange se

nommait, comme la mère du Christ, Marie. Elle aimait ardemment le jeune page, elle devinait jusqu'à ses moindres désirs, et elle le comblait de caresses et de prévenances. Pendant six mois Maffio vécut près de Marie dans la plus douce intimité. Mais un jour vint, jour de fatale mémoire, où Maffio, entraîné par le funeste exemple de ses amis, s'oublia jusqu'au point de repousser sa compagne. L'infidèle osa la répudier pour prendre une autre femme, au mépris des serments les plus sacrés, il en fit sa maîtresse, et dès ce jour, Marie se vit à la veille d'être lâchement abandonnée!..... »

Ici Malvina s'arrêta sans pouvoir continuer. Ces efforts avait été au-dessus de ses forces, son sang-froid l'abandonna, un frisson parcourut tous ses membres et des sanglots étouffèrent sa voix. Le baron la regardait faire avec un étonnement mêlé d'inquiétude; il ne savait que penser de l'étrange récit de Malvina. et semblait attendre une explication. La chanteuse honteuse de s'être laissée surprendre au milieu de sa douleur, releva fièrement la tête, et continua en regardant le gentilhomme avec une fixité étrange.

« Eh bien! don Cosimo, qu'auriez-vous fait, à la place de cette pauvre femme délaissée au mépris de tous les serments? »

La question demandait une réponse formelle, et le baron s'écria, sans hésiter.

« Je me serais vengé!

— Ah! je puis donc enfin me confier à vous, don Cosimo! Vous avez noblement répondu à mon attente, et vous m'avez comprise. L'histoire de la maîtresse du page est la mienne; le page, c'est l'infâme don Antonio, et Marie la délaissée, c'est moi. »

Le baron la regardait stupéfait.

« J'étais sûre, continua Malvina, que vous auriez approuvé ma conduite. Eh bien! je vais me venger, car voyez-vous, monseigneur, la vengeance est bien douce à une pauvre femme qu'on insulte! C'est sa seule res-

source, son unique moyen de défense..... Si vous le voulez vous pouvez me seconder. J'ai maintenant une proposition à vous faire; si vous l'acceptez, vous pourrez toujours compter sur Malvina, sinon, vous ne me reverrez jamais!

— Mais de grâce, expliquez-vous, dit le baron qui ne comprenait rien à cette énigme.

— Vous étiez, il y a quelques instants, curieux de connaître le contenu de cette boîte..... si je vous disais que ce qu'elle renferme est de la plus grande importance pour vous, que vous donneriez tout ce que vous possédez pour en avoir la clef, jureriez-vous de me seconder dans ma vengeance? me feriez-vous le serment de perdre le vicomte. »

Le vieux gentilhomme qui ne s'était, certes, pas attendu à une pareille question, ne répondit pas.

« Quoi! vous hésitez? Et quand je viens vous rendre un service d'ami, un service que vous achèteriez au prix de dix années de votre vie, vous gardez le silence.

— Mais, dit enfin le baron, daignez au moins m'informer de ce dont il s'agit.

— Non, monseigneur, cela m'est impossible; c'est mon secret. Ma vengeance tout entière est dans cette boîte, et je ne puis vous répéter que mes premières paroles. Si vous jurez de m'aider dans ma vengeance, cette boîte est à vous.

— « Jusqu'à présent, signora, reprit le baron, je vous ai laissé parler en toute liberté et vous avez eu le loisir de m'imposer vos conditions... Maintenant, me permettrez-vous de faire les miennes?

— Parlez, Monseigneur.

— Si je vous donne ma parole de gentilhomme de vous servir, serez-vous aussi insensible envers moi? Repousserez-vous toujours mes avances, demanda don Cosimo?

— Si vous me donnez votre parole de gentilhomme, je jure que Malvina vous appartiendra corps et âme, entendez-vous, Monseigneur?

— Et moi, s'écria le vieillard qui dissimulait mal sa joie, par la tête de mon père, Malvina Déodati, je jure de vous venger !

— Oh ! merci, don Cosimo, mille fois merci, s'écria la pauvre femme en se jetant à ses pieds ; désormais je serai votre servante, si tel est votre bon plaisir ; mais vous m'aurez vengée, du moins ! Tenez, voici la clef de la boîte qui vous appartient. »

Don Cosimo releva courtoisement la chanteuse, saisit la clef et ouvrit la boîte. Ce fut avec l'avidité d'un avare qui retrouve son or qu'il parcourut les papiers qu'elle contenait, et ce fut à son tour à combler la Diva de ses remerciements.

— « Mais, vous êtes donc mon ange tutélaire, s'écria-t-il avec effusion ? Quoi ! moi, don Cosimo Teobaldi, fils d'une noble famille et noble moi-même par mes ancêtres, vous traiter comme une servante ? Vous, Malvina, que chacun ici-bas devrait adorer à deux genoux ? Mais, dites que tout ceci n'est pas un rêve.

— Un rêve. . . don Cosimo ? regardez plutôt à la dernière page du manuscrit. »

Le baron y vit en toutes lettres la signature de don Antonio Marfelli.

— « En effet, continua-t-il, ivre de bonheur, voilà bien l'écriture de mon adversaire. De grâce, expliquez-moi comment vous vous y êtes pris pour découvrir un aussi inappréciable trésor.

— Cela a été l'affaire d'un instant, dit Malvina. Résolue d'épier la conduite de don Antonio, je me suis rendue par l'escalier dérobé dans une pièce voisine du lieu de son rendez-vous, et là j'ai tout entendu et j'ai pu me convaincre de la fatale vérité. Je fis aussitôt le serment de me venger. Je ne dis pas un seul mot à don Antonio, un mot aurait pu me trahir ! Le lendemain, il était à peine sorti, après m'avoir fait les plus belles protestations, le traître ! que je remettais une bourse bien garnie à son valet de chambre. Cet homme, gagné par

mon or, me donna la clef de la bibliothèque du vicomte, et, comme je connaissais jusqu'à ses moindres secrets, il me fut facile de découvrir la boîte qui renfermait ses papiers de famille.

— En vérité, Malvina, vous êtes une bien adorable créature ! s'écria don Cosimo, en déposant un baiser sur la main blanche et effilée de la cantatrice. »

Ce trésor inestimable qu'elle venait de remettre au vieux gentilhomme, n'était autre que les titres de propriété de son adversaire. Avec ces papiers en son pouvoir, le baron ruinait don Antonio ! Or, de tout ceci, voici ce qu'il advint :

V.

Damné viveur, que maître Malachi Castigacani ! A trente ans, il avait englouti trois fortunes de Nabab, figuré dans quinze duels, ruiné trente fils de famille, et séduit plus de trois cents jeunes filles. A soixante, il avait songé à la retraite, et, pour terminer dignement une carrière commencée sous d'aussi brillants auspices, lui, le viveur par excellence, avait résolu d'apprendre à vivre aux autres. Et, vrai Dieu ! il s'y entendait, le brave Malachi. Or donc, il rassembla les débris de sa dernière fortune et se mit un beau jour à construire, à une portée d'escopette des murs de Florence, un des plus fantastiques palais qu'ait jamais rêvé imagination de *romancero*. C'était un délicieux Casino sur les bords de l'Arno, une ravissante villa aux jardins embaumés, aux voluptueux parfums, au lascif demi-jour. A Florence, on avait baptisé ce joyeux réduit du nom de Loggia d'Amore, et certes, c'était titre bien mérite. Où trouver, en effet, de vins plus pétillants, de festins plus pompeux, de femmes plus délirantes, d'orgies plus infernales ? Vrai ! c'était un maître habile, que le Malachi Castigacani. . . Six pieds de taille, tête de fer, cœur de

bronze, fier comme un prince de la Confédération, brave à l'excès, méchant en diable, si on lui cherchait noise, mais excellent *coffeur*, du reste. Chose singulière chez cet homme, c'est qu'il avait dans ses yeux gris et perçants certaine puissance d'attraction tellement merveilleuse, qu'elle fascinait tout ce qui l'approchait ; il devinait tout, savait tout et aurait pu débiter, à l'occasion, l'histoire détaillée du plus inaperçu de ses habitués. Et puis, c'était chose si facile et si simple que de prendre rang parmi les habitués de la Loggia d'Amore... Mon Dieu ! de l'or dans son escarcelle, de l'or, toujours... avec cela, on était sûr d'être bien accueilli. Trois mois après l'entrevue mystérieuse de la Déodati et du baron Cosimó, il y avait fête de nuit à la Loggia. Maître Malachi s'était surpassé ce soir là. Ses jardins chatooyants étaient illuminés de milliers de verres de couleur, de guirlandes et de girandoles, dont le magique reflet courant sur les ondes légèrement brisées de l'Arno, ressemblait à la Fata Morgana. A l'hôtel, il y avait bal masqué, et les échos de la vaporeuse musique, se joignant aux rires bruyants, aux folles paroles des convives, venaient mourir insensiblement dans le feuillage tremblotant des larges sycomores. La cloche argentine de la Loggia d'Amore venait de tinter minuit. La valse continuait de bondir sur les riches tapis du Casino ; l'orchestre exécutait de brillantes fantaisies destinées à animer les convives et à les amener, par gradations, à ce degré d'excitation qui rend la vie si joyeuse et si folle ; les tables de jeu pliaient sous les monceaux d'or, et l'orgie allait gaiement son train, entrecoupée çà et là par le choc des verres, les éclats de rire et les bachiques propos des viveurs. Tout à coup, deux ombres descendirent furtivement l'escalier de marbre, qui menait du Casino à la grande allée de platanes, et glissèrent mystérieusement à travers le feuillage discret des magnolias en fleurs. L'une était grande, l'autre petite. La grande était celle d'un homme, la petite appartenait à une femme. Après

avoir erré pendant quelque temps dans la partie la plus reculée du parc, elles finirent par s'arrêter sous une espèce de tonnelle de chèvre-feuilles et de myrtes entrelacés, et s'assirent sur un banc de granit.

— « En vérité, je vous le dis encore une fois, signora, fit l'homme, vous êtes une bien adorable créature !

— Et vous, don Cosimo, reprit à voix basse Malvina, vous êtes un incorrigible. Allons ! continua-t-elle après une pause, en ôtant son masque de velours pour respirer plus librement ; allons, mon digne chevalier, puisque vous avez arboré mes couleurs, sachez mériter les égards de votre belle, et n'oubliez pas que c'est cette nuit même que va se dénouer la trame que j'ai si laborieusement ourdie. Jouez bien votre rôle et je saurai remplir le mien, soyez-en persuadé. Ainsi, du sang-froid, de la prudence, du courage surtout, et..... Satan fera le reste !

— Ce drôle de Malachi, voulez-vous dire... ?

— Eh oui ! Malachi ou Satan, n'est-ce pas la même chose ?

— Ainsi donc, ma charmante, tout est prêt ?

— Oui.

— Vous avez la cassette avec les papiers ?

— Oui.

— Et le petit flacon ?

— Et le petit flacon.

— Et, vous attendez la petite ? Elle doit venir ici ?

— A l'instant même, Monseigneur..... Et tenez, si ce n'est pas l'effet de quelque mirage trompeur, voyez là-bas cette silhouette qui se dessine sur le sable de l'allée ; on dirait le frôlement d'une robe..... Chut ! voici la cassette, il faut nous quitter..... vous, allez rejoindre votre joueur et n'oubliez pas surtout que j'ai tout préparé à l'avance et que tout a été convenu entre ce vieux coquin de Malachi et votre très-indigne servante. Allez ! don Cosimo, combattez bien ; pour prix de la victoire, vous savez ce qui vous attend.....

— Un baiser !

— Oui... Partez! ajouta Malvina, en remettant son masque, et sur ce, Dieu vous garde! » Ah! enfin, le ciel soit loué, la voici... Enfer! tu ne m'échapperas plus, rivale maudite! je te tiens maintenant; oh! tu ne m'auras pas bravée avec impunité. Tu sauras ce qu'il en coûte de disputer à Malvina Déodati les caresses d'un amant!

Et les yeux de la prima dona brillèrent d'une façon étrange, et ses dents claquèrent à se broyer.

— « Je vous attendais, ma belle enfant, vous voyez que je ne vous ai pas manqué de parole.

— Oh! merci, Madame, dit en tremblant Thérésina, qui se tenait debout devant la Diva; merci, du tendre intérêt que vous me portez, car, voyez-vous, Madame, une pauvre femme est bien malheureuse, quand elle n'a personne pour la protéger.

— Malheureuse, en effet, reprit Malvina. Asseyez-vous, mon enfant, ma vue ne doit pas vous intimider.

— Sans doute, Madame... mais... balbutia Thérésina.

— Mais, quoi? que voulez-vous dire? Pourquoi cette hésitation? »

La Déodati dit cela d'un ton si sec, avec une telle rapidité, que la jolie petite villanelle en fut tout effrayée. Et puis, son corps sembla vouloir se lever à moitié, ses mains parurent se crispier à se disloquer, et sa poitrine se gonfla à briser les artères. Oh! tout cela n'était pas naturel... il se passait quelque chose d'horrible dans l'âme de la prima dona.

— « Moi aussi, j'ai pensé cela bien des fois, continua-t-elle en dissimulant son émotion. Si vous aimez cet homme, comme vous me l'avez assuré, je vous plains, jeune fille.

— Oh! oui, je l'aime!

— Mais il vous trompe... interrompit la Diva, en étudiant la physionomie de Thérésina.

— Oh! ne dites pas cela, Madame... Sainte-Vierge! ne dites pas cela! lui, me tromper; lui, si candide et si sincère... lui, le noble cœur aux douces émotions, aux suaves sensations.

— Lui, dis-tu...? Antonio, candide et sincère? Antonio, un noble cœur aux douces émotions? Lui, éprouver de suaves sensations? Folle que tu es! L'infâme, il n'a jamais connu que les émotions de la perfidie, que les sensations d'une âme lâche et vile... lui, aimer! mais, tu ne sais donc pas, toi, que son amour c'est l'enfer! Tiens, ne parlons plus de cela, tu ne me comprendrais pas! »

Et Malvina rugit comme une lionne, mais si bas, que sa rivale put à peine l'entendre.

— « Ciel! vous me faites peur, Madame, interrompit ingénument Thérésina. Vous le connaissez donc, cet homme? »

— Moi? du tout; seulement, j'ai pitié de sa faiblesse et de ton innocence, et j'ai voulu t'apprendre à mieux connaître le cœur des hommes, et à te méfier un peu de leurs belles protestations.

— Oh! vous me faites bien mal... sanglotta la pauvre enfant. »

Et elle pleura, car chaque parole de la Déodati lui entraît bien avant dans le cœur.....

— « Pauvre enfant! tu crois être seule à souffrir en ce monde, et seule tu crois aimer? Tu m'as confié ton histoire, maintenant écoute celle que je vais te raconter, et tu jugeras à ton tour qui de nous deux est la plus malheureuse. »

Thérésina se recueillit, et prêta toute son attention à sa rivale, qui commença le même récit qu'elle avait fait à don Cosimo, avant de lui remettre les papiers du vicomte. Malgré tous ses efforts pour dissimuler son émotion, ce fut à grand'peine que Malvina réussit à calmer l'agitation de son esprit; pourtant, elle se ressouvint de l'officieux conseil qu'elle venait de donner à don Cosimo: de la prudence, de la discrétion, du courage surtout, et elle chassa loin d'elle tout sujet de soupçon.

— « Eh bien! jeune fille, dit la prima dona, après quelques instants de silence que penses-tu de cette histoire? »

— Hélas ! Madame, tout cela est inexplicable, étrange...

— Mais enfin, qu'aurais-tu fait à la place de cette pauvre femme outragée et lâchement abandonnée au mépris des serments les plus sacrés ? qu'aurais-tu fait de cet homme ?

— Je ne sais... je l'aurais maudit... pardonné, peut-être !

— Tu lui aurais pardonné, dis-tu ? mais alors, qu'aurais-tu fait à cette femme qui, de propos délibéré, lui disputait l'amour de sa maîtresse ? Quel compte lui aurais-tu demandé de ces caresses qu'elle lui enlevait une à une ; de ce bonheur d'un autre, de toutes ces joies enfin, effeuillées sans pitié ?

— Je me serais vengée, Madame, répondit Thérésina avec distraction. »

Et Thérésina ne comprit pas encore....

— « Ah ! ah ! tu te serais vengée, enfant.... s'écria Malvina.... à merveille!.... Souviens-toi de ce que tu viens de dire là... Nous nous comprenons parfaitement maintenant, nous sommes d'accord sur tous les points, un seul excepté. Toi, tu te serais contentée de maudire un parjure, de lui pardonner, peut-être... Eh bien ! moi, je veux me venger ! Ecoute bien ceci... mais non... Tu me sembles émue, fatiguée, tu as besoin de repos, d'un repos calme et paisible ; il te faudrait une boisson rafraîchissante : à celle-ci d'abord, à l'autre après. Holà ! quelqu'un... mais il n'y a donc personne ici ? Tiens, si tu veux, chère amie, remets ton masque et accompagne moi jusqu'à ce pavillon que tu vois au bout de l'allée. Là, nous pourrons nous rafraîchir et causer plus à l'aise ; car, c'est chose sérieuse que l'amour, vois-tu, et comme je tiens à te prouver avant tout qu'il ne faut pas jouer avec la passion, je désire que mon conseil te soit profitable à l'avenir... »

Mais Thérésina ne comprit point encore.... Et les deux femmes se dirigèrent, bras-dessus bras-dessous, vers le pavillon.

— N'est-ce pas que la nuit est belle, enfant ? demanda Malvina, n'est-ce pas que la lune est toute confuse, pâlit elle-même devant ces mille feux qui jaillissent du sombre feuillage ? Que son éclat est effacé par ces lumières ruisselantes qui brillent à chaque fenêtre de la Loggia d'amore ? Oh ! n'est-ce pas qu'il est dans l'air un parfum de volupté qui nous enivre ? Que c'est vraiment le délire que cette atmosphère suave et embaumée ?

Et la brise diaphane jetait par intervalle aux deux dominos noirs des bouffées d'harmonie. Et les éclats de rire, les joyeux propos, le choc des verres et les blasphèmes venaient parfois frapper les oreilles des deux femmes. Vrai Dieu ! C'était une bonne et digne et excellente orgie, que cette saturnale sortie du cerveau du vieux Machi !

— Entends-tu ces cris, ces rires, ces sens entrecoupés ? continua la chanteuse. C'est la folie, c'est l'ivresse, c'est le délire, c'est bien plus, c'est l'amour ! Eh oui ! eux du moins, ils sautent, ils chantent, ils rient, ils boivent, ils s'intitulent les heureux de la terre. . . . Un surtout, charmant viveur s'il en fût, joyeux compagnon. . . . est vraiment au comble de ses vœux ! mais il ne se doute pas, l'imbécile, que le bonheur n'est que mensonge, que la vie n'est que la préface de la mort, que la mort, c'est l'éternité ! Imbécile ! Or, il faut me prêter toute ton attention, et tu apprendras des choses vraiment étranges. Entrons, chère amie. Et les deux femmes entrèrent dans le pavillon, Thérésina la première, Malvina la seconde, mais seulement après avoir bien fermé la porte.

VI.

Deux jours après la fête de la Loggia n'était bruit dans Florence que du mystérieux trépas du vicomte Antonio Martelli et de Thérésina, sa fiancée. Les on dit

les plus étranges couraient sur leur compte. C'est toujours ainsi qu'il arrive en pareil cas. Les uns disaient noir, les autres blanc ; les uns voulaient qu'ils fussent morts empoisonnés, les autres de mort naturelle, et par-dessus tout, les propos de commères qui font l'ornement de la capitale, allaient rondement leur train. Mais l'opinion la plus accréditée était que les deux amants étaient trépassés à la suite d'une émotion rentrée ! Or, notez bien que tous ignoraient les faits tels qu'ils s'étaient passés, seulement la foule, toujours avide de spectacles, avait suivi avec un tel empressement un double convoi dirigé le matin vers l'église de Santa-Trinita. — Ce soir là, il y avait société choisie dans l'immense et splendide salle de la Pergola. En effet, dès le matin, l'affiche de l'opéra avait annoncé une représentation au bénéfice de la signora Malvina Déodati, prima dona de la Pergola. On jouait *Semiramide* et un acte des *Puritains*. Aussi y avait-il salle comble. Les femmes étaient belles, elles s'étaient délicieusement parées de leurs plus riches bijoux, leurs toilettes étaient ravissantes, toute la fashion florentine s'y était donné rendez-vous. . . . Tant on brûlait d'admirer la chanteuse favorite, tant on avait à cœur de prouver à la charmante Diva, tout ce qu'il y a d'immensément puissant dans l'effusion de l'enthousiasme italien ! L'orchestre préluda, le rideau se leva et la superbe Reine de Babylone parut, le front ceint du diadème d'or pur, le sceptre à la main, la robe noire flottant à ses pieds chaussés du cothurne impérial. Alors ce fut un *brava ! brava !* furibond, un tonnerre d'applaudissements capable de redresser la tour de Pise ! Couronnes, bouquets, madrigaux, *Concetti*, et cela depuis la première note de *Semiramide*, jusqu'à la dernière des *Puritani* ! Jamais Malvina n'avait été plus damnablement belle, jamais elle n'avait déployé de plus merveilleuses ressources de vocalisation, jamais non plus son cœur n'avait palpité sous l'étrange étreinte de

plus violentes émotions ! Et puis, si vous saviez comme on l'écoutait, comme on retenait les haleines, pour mieux aspirer la suave et divine ambrosie qui coulait en torrents harmonieux de ses lèvres bénies ! C'est à tel point, qu'on pouvait juger à coup sûr, que, dans toute l'étendue de la salle, pas une créature humaine ne soufflait mot.

Quand je dis pas une, je me trompe, car deux personnages causaient entre eux et à voix basse, dans une première loge qu'ils occupaient à eux seuls. Ces deux personnages étaient vêtus avec une grande recherche... Ils étaient âgés, et par cela même pommadés, frisés, bichonnés, lustrés. De temps à autre, ils braquaient, avec une impudence de millionnaires, leurs lorgnettes sur toute la congrégation féminine du lieu.

— Ah ça ! savez-vous bien, cher baron, disait l'un, que vous avez là une fière maîtresse ! De par l'enfer ! c'est à tel point que moi, Malachi Castigacani, je suis tenté d'en être jaloux ! Dieu sait pourtant si je dois être blasé.... !

— Ah parbleu ! voilà qui est trop fort ! répondait l'autre. Quoi ! vous seriez jaloux ? vous, l'intrépide viveur, vous, qui m'avez donné un coup de main dans la mémorable affaire que vous savez ?

— En effet, don Cosimo, sans moi, vous ne ririez pas de si bon cœur ce soir. Vous ririez, c'est possible, mais en compagnie des damnés.

— Vous avez beaucoup d'esprit ce soir, signor Malachi.

— M'est avis que c'est la pure vérité que je vous dis là, car, convenez avec moi, que, sans mon intervention fortuite, le Martelli eût pu vous jouer un tour pendable.

— C'est vrai ! sans vous, l'épée d'un vil faussaire se serait rougie du noble sang des Trobaldi ! Grâce en soient rendues à vous, signor. Savez-vous bien que le souvenir de votre maudite fête de nuit d'avant-hier, me poursuit encore, qu'elle est sans cesse pré-

sente à ma nensée, que je suis capable d'en devenir fou !

— Et il y a de quoi, baron ! Je vous donne ma parole d'honneur, que, depuis cinq ans, que je suis propriétaire et intendant général de la Loggia d'Amore, jamais drame plus palpitant ne s'était passé sous la voûte étoilée du firmament. Votre enragée prima dona vous quitte pour s'enfermer avec la Thérésina dans mon pavillon, là elle lui fait avaler un poison délicieux et mortel, puis elle va vous rejoindre au salon de la Fortune. Vous étiez à jouer en tête à tête avec votre rival ; masqués tous deux, Antonio ne pouvait vous reconnaître. Vous lui gagnez son or, il se récrie ; vous le ruinez sur parole, il se fâche, Malvina arrive, il pâlit ; vous vous démasquez ! Vous tirez du petit coffret d'ébène qui renferme des papiers de famille un acte qui constate le crime de son père. S'il est riche, c'est par un faux paternel qu'il s'est enrichi ! Alors que fait ce satané vicomte ? Haletant anéanti, les cheveux hérissés, l'œil hagard, il vous saisit à la gorge et vous entraîne, vous, pauvre vieillard, à travers les degrés du perron, dans le jardin de la Loggia. Là, il lâche prise ; vous respirez enfin ! mais aussitôt, mais malgré les efforts de la Déodati épouvantée qui veut se jeter entre vous, il vous provoque : vous dégainez, et mille étincelles jaillissent de vos épées et semblent refléter les étoiles du ciel bleu ! Jusqu'alors je m'étais contenté de vous observer en philosophe. Je suis si accoutumé à ces sortes de jeux ! Mais comme vous étiez un de nos plus fidèles habitués, un de nos bons amis, je me décidai à secouer mon cynisme, et, sautant à bas du perron avec une agilité que je ne me soupçonnais pas, j'arrêtai de mon poignet nerveux le bras fébrile du vicomte, au moment où celui-ci vous portait une botte mortelle !

— Aussi vous dois-je toute ma reconnaissance, signor Malachi. Vous pourrez toujours disposer de moi.

— Soit, nous en reparlerons. S'il vous souvient, l'aventure ne se termina pas là..... Tout à coup le vi-

comte chancela et tomba sur le sable rouge de l'allée de sycomores : vous l'aviiez blessé dans l'ombre. Aidés de la prima dona, nous le transportâmes dans le pavillon que vous savez. Il était mourant. En apercevant le corps inanimé de sa fiancée, dont les veines bleuâtres étaient gonflées de poison, il râla des syllabes de malédiction, ses dents claquèrent à se brôyer, ses prunelles ardentes roulèrent affreusement dans leurs orbites sanglants, tous ses muscles se détendirent et... il tomba mort !

— *Corpo-dio !* Savez-vous bien, mon cher, que vous êtes un merveilleux conteur ? Vous avez une fière mémoire ! Quant à moi, je vous répète ici que je n'oublierai jamais le secours opportun de votre bras hospitalier. Touchez là, signor Castigacani ; désormais, don Cosimo Téobaldi vous est dévoué à la vie, à la mort ! Oui, vraiment, je serais capable de tout, pour vous prouver ma reconnaissance.....

— Eh bien ! baron, j'accepte ! Non pas tout, mais partie.

— A votre aise...

— C'est une simple question que je veux vous poser, un secret qu'il faut que vous me divulguiez.

— Parlez!...

— Aimez-vous Malvina ?

— La belle demande ! sans cela aurais-je exposé ma peau à la pointe discourtoise de l'épée d'un félon !

— Et... Malvina vous aime-t-elle ?

— Ah ! mon cher Malachi, ici vous n'êtes pas généreux ! vous m'attaquez à l'improviste, et peu s'en faut que vous ne me fassiez jouer un singulier rôle ; mais je veux être franc avec vous : je crois que Malvina regrette dans le fond ce qui s'est passé... Après avoir trempé dans le complot, elle se repent, elle a peur... qui sait si elle ne pleure pas dans l'ombre la mort du vicomte ? Ce qui est certain, c'est que depuis hier, j'ai cru remarquer dans ses manières, dans sa conduite à mon égard, une froideur mal dissimulée...

— Vraiment !

— Après cela, je vous avouerai que je n'en suis nullement surpris. Il est du propre de toutes les femmes plus ou moins scrupuleuses, d'oublier le lendemain leurs engagements de la veille... Elles sont si capricieuses !

— Ah ! ah ! baron Cosimo, je vous plains ! Et tenez, si vous voulez m'en croire, vous renoncerez à cet amour malheureux et...

— Tout beau, Monsieur ! vous me poussez à bout...

— Du tout ! seulement j'ai voulu vous éprouver. Maintenant puisque vous avez été franc avec moi, je le serai avec vous. Quand les deux parties ne sont pas d'accord, il y a nécessairement cessation de sympathie ; or, Malvina ne vous aimant plus, vous ne pouvez naturellement pas persister dans ce dilemme. Oubliez-la donc ; je me charge de la consoler... Pardon ! nous voici arrivés au dénouement ; on va baisser le rideau... on redemande à grands cris l'heureuse favorite du dilettantisme...

— Brava ! brava ! la prima dona ! bravissima !

VII.

A une portée d'escopette des murs de Florence, sur les limites du faubourg de Sainte-Croix, se trouve un charmant cimetière caché par des touffes de cyprès, de myrtes, de jasmins et d'orangers en fleurs ; on voudrait mourir pour reposer dans ce cimetière ! C'est là que dorment d'un sommeil éternel deux amants ; sur une croix de bois noir sont gravés ces mots :

ICI REPOSENT LES CORPS RÉUNIS
DU VICOMTE ANTONIO MARTELLI ET DE THÉRÉSINA, SA FIANCÉE,
MORTS D'AMOUR. — PRIEZ POUR EUX.

On assure que, parfois, vers la nuit, quand la lune vient caresser silencieusement de sa lueur blafarde les sépulcres blanchis, une femme seule et voilée de noir dépose

pieusement quelques fleurs sur la tombe des deux amants. — Mais on ajoute que cette femme ne peut plus souffrir le baron Cosimo Teobaldi, et que, poursuivie par le souvenir du pavillon, elle n'a jamais osé retourner à la Loggia d'Amore. Il faut qu'elle ait eu des remords bien cuisants pour ne pas accepter un souper en tête-à-tête avec ce damné qu'on appelle Malachi Castigacani. — Il était si riche, cet homme !...

Il était deux heures du matin, mon aimable compagnon, le comte Arrighi avait fini son récit ; je le remerciai de tout cœur. Cet épisode de la vie d'une chanteuse aussi justement célèbre m'avait vivement impressionné, et je le priai de me présenter à la signora Malvina Deodati, que je brûlais d'envie de connaître personnellement. — Depuis, grâce à la charmante courtoisie du comte, mes vœux ont été exaucés, et aujourd'hui je puis vous affirmer que Malvina est une femme délirante, qu'elle avale un verre de Lacryma-Christi à l'adoration, qu'elle est puissamment belle, étrangement passionnée et par-dessus tout.

Oh ! les femmes ! les femmes !

Théodore STAINES.

ADIEUX AU BAL.

Adieu, plaisirs du monde ; adieu, joyeux cavives,
Qu'on vit, un jour heureux, au banquet se presser,
Adieu, bal séduisant, où les lèvres oisives
Se dérident pour embrasser.

Adieu, belle Andora, plus belle qu'une rose
Qu'on voit se balancer au souffle du zéphir,
Et que la veille encor on n'avait vue éclore ;
Adieu, rivale du saphir.

Quand la valse roulait sa tourbe hermaphrodite ;
Quand les lèvres pressaient les lis d'un front brûlant ;
Quand les cheveux épars décrivaient un orbite ;
Quand le pied passait en frôlant ;

Je riais. Et la foule en tournoyant sans cesse,
Emportait avec elle un oubli du passé ;
Le présent se parait des fleurs de la jeunesse,
L'avenir a tout effacé.

Sous le pas des danseurs que de roses fanées !...
Enfants, laissez tomber votre bouquet de fleurs ;
Trop tôt le doigt du Temps comptera vos années
Par des regrets et par des pleurs.

Laissez à l'avenir son voile de tristesse,
Jeunes filles, parez votre front virginal ;
Aujourd'hui, c'est l'amour, demain, c'est la tristesse,
Demain, peut-être, plus de bal.

Jeunes filles, laissez aux lèvres convulsives,
Sous un baiser brûlant froisser votre pudeur ;
Laissez votre ceinture aux allures lascives
Bondir dans les bras du danseur.

Pour moi, j'ai trop usé des charmes de la vie :
J'ai bercé mon printemps sous un souffle d'amour ;
Ma guirlande de fleurs, les femmes l'ont cueillie,
Et l'ont fanée avant son tour.

Pour moi, plus de baisers sur des lèvres de femme ;
Plus de ces fronts brûlants qui se penchent jaloux ;
Plus de souffle amoureux qui redise à mon âme
Ces mots trois fois saints : Aimons-nous !

Plus de ces doux regards aux vives étincelles,
Qu'on se rappelle encor après la fin du bal ;
Plus de lèvres de rose aux sourires rebelles,
Et qu'on agace en carnaval,

Adieu, plaisirs du monde ; adieu, joyeux convives,
Qu'on vit, un jour heureux, au banquet se presser ;
Adieu, bal séduisant, où les lèvres oisives
Se dérident pour embrasser.

L.-H. MULOT.

EXTRAIT

des

TROIS GRACES OU L'ASSOMPTION DE LA FEMME

(ouvrage sous presse).

Je me lèverai et je ferai le tour de la ville : par les rues et les places je chercherai celui que mon cœur aime. Je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé.

L'âme ne peut rester oisive dans les langueurs de son veuvage, et, comme notre poitrine a besoin d'air, le cœur de la femme a besoin d'amour.

Cependant, lorsqu'on ne les aime pas, beaucoup de femmes se découragent et périssent dans les tourments d'une mort lente sans que personne ait pitié d'elles.

D'autres, plus ardentes et plus fortes, se lèvent avec désespoir et disent : Je le chercherai !

Et elles s'en vont courant les rues et les places, où leur blanche tunique tombe de leurs épaules et se salit dans la boue.

Pauvres colombes errantes dont les ailes se sont brisées à la recherche de leur ami !

Les voilà tombées de lassitude, et les passants marchent sur elles !

Non, personne n'a pitié de vous, ô pauvres filles folles d'amour, ô mes sœurs les prostituées !

Pauvres filles de douleur qu'on appelle *filles de joie* ! anges infortunés que poursuit la haine du monde et qui pouviez être des anges d'amour !

Je n'ai jamais vu, le soir, errer ces pauvres oiseaux de nuit aux ailes froissées, ces pauvres âmes damnées, dont la cruauté du monde se joue, sans me ressouvenir de l'épouse du Cantique qui se lève la nuit et court, folle de désir, à la recherche de son époux.

Et je me demande : Que cherchent ces femmes ?

Elles cherchent l'avenir à travers la mort de leur cœur ;

Elles cherchent dans la boue une perle qui est tombée de leur couronne;

Elles ne trouvaient pas leur époux dans un homme, et elles ont ouvert leurs bras à l'humanité tout entière.

Honte et éternel opprobre à ceux qui outragent ces femmes !

Car elles sont les martyres du siècle présent, les douleurs vivantes, les crucifiées saignantes qui prophétisent le monde à venir.

Maintenant, osons le dire avec courage : jamais une femme libre d'aimer et pouvant être aimée ne se prostitue à plaisir.

Comme l'instinct de l'homme a horreur de la mort, l'instinct de la femme a dégoût de la prostitution, et sa pudeur ne meurt jamais.

La prostitution n'est pas un crime ; c'est un supplice.

Il faut pleurer sur la femme perdue, et non lui rire à la face.

Mais voulez-vous que je vous dise une chose terrible, une chose qui vous révoltera peut-être d'abord et qui cependant est vraie ?

Dans votre déplorable société beaucoup de femmes sont nécessairement prostituées ;

Car la femme se prostitue quand elle se livre avec dégoût aux baisers de l'homme qui ne l'aime pas.

La femme du présent est prostituée, parce qu'elle est esclave.

Or, un être né pour être libre ne peut aimer son tyran, et si la femme asservie brutalement aime encore l'homme qui la tourmente, c'est qu'elle rêve l'homme qui est dans son cœur.

Mais bien souvent elle se réveille en sursaut dans ses nuits veuves d'amour,

Et près de cet homme qui ne la comprend pas elle cherche encore celui que doit aimer son âme ; elle le cherche et ne le trouve pas.

LA POLKA.

Le choléra, las d'un trop long voyage,
S'est endormi sur des os décharnés :
Devant l'Anglais la gloire a fait naufrage,
De l'avenir les pas sont enchainés.
Le juif errant touche au bout de sa course,
Mais la folie espère encore des fleurs :
Paris aura la polka pour ressource,
Formons la danse (*bis*), oublions nos douleurs,
Allons donc, frappe du talon,
Ébranlez théâtre et salon :

Tra la la,
Dansez la polka,
Dansera,
Demain qui pourra ;
Faites sonner vos éperons,
Levez la jambe et nous rirons.

Le peuple, las de triomphes sans gloire,
Courbe la tête et ne croit plus à rien.
Car nos rhéteurs déshéritant l'histoire
Ont fait mentir le nom de citoyen.
A nos enfants notre torpeur funeste
De l'infamie impose le devoir.
Les dieux s'en vont ; mais la Polka nous reste :
Formons la danse (*bis*), oublie notre espoir.
Allons donc, etc.

Tout pour de l'or ! c'est le cri de notre âge ;
Qu'y fait la gloire ? elle ne se vend pas.
Mais des boursiers l'infâme agiotage
A des martyrs exploité le trépas.
La femme impure, indigne d'être amante,
Vend ses baisers et les surfait toujours....
Mais la Polka n'en est pas moins charmante :
Formons la danse (*bis*), oublions nos amours,
Allons donc, etc.

De nos drapeaux quand se rit l'Angleterre,
Pour cette paix, qui n'est pas dans son cœur,

Combien d'affronts nous ramassons à terre,
Sans essayer notre indigne rougeur !
Echauffons-nous, dansons, pauvres esclaves,
Fardons ainsi nos visages guerriers ;
Aplatissons la cendre de nos braves,
Formons la danse (*bis*), oublions nos lauriers.
Allons donc, etc.

Pour nous prouver que nous vivons encore,
Agitons-nous, trépignons avec bruit ;
Pour nous cacher aux jours qui vont éclore,
Illuminons les pompes de la nuit.
Le Panthéon c'est le jardin Mabille,
Chassons des morts l'ennuyeux souvenir.
L'archet frémit, la grisette sautille,
Formons la danse (*bis*), oublions l'avenir.
Allons donc, etc.

De nos aïeux les mœurs étaient barbares ;
De nos plaisirs la grâce leur manqua ;
Enfin pour nous les siècles moins avarés
Ont de leur urne épanché... la polka.
A ce nom seul les partis se confondent,
La chambre oublie un discours commencé,
De l'avenir les héros se morfondent,
Formons la danse (*bis*), oublions le passé.

Allons donc, frappez du talon,

Ebranlez théâtre et salon :

fra la la,

Dancez la polka,

Dansera

Demain qui pourra ;

Faite sonner vos éperons,

Levez la jambe et nous rirons !

Cette chanson, qui est sur l'air de *Nostradamus*, et dont le refrain est fait sur celui de la *Polka*, est extraite d'un volume intitulé *les Trois Harmonies*, par l'abbé Constant, qui se trouve à l'*Echo des Feuilletons*, rue Saint-Thomas-du-Louvre, chez Dufour et Felens, éditeurs du *Siècle de Louis XIV*, par M. A. Dumas, illustré par les célébrités artistiques de l'époque.

(Note de l'éditeur.)



En vente :

LA MÈRE DE DIEU, épopée religieuse et humanitaire,
par l'abbé CONSTANT.

LES TROIS HARMONIES, ou Chansons et Poésies,
par le même auteur.

Cet ouvrage se trouve chez MM. Felles et Dufour, éditeurs de *Echo des Feuilletons*, publication mensuelle qui s'embellit chaque année et dont 50,000 abonnés, depuis 5 ans, constatent le succès européen. Ce sont ces mêmes éditeurs qui ont doté la librairie de ce magnifique *Siècle de Louis XIV*, dû à la plume d'Alexandre Dumas et illustré par les sommités de l'époque.

**LES DIX-SEPT DE HUIT et LES FOLLES DANSEUSES
DES BALS PUBLICS.**

L'UNION OUVRIÈRE, par M^{me} Flora TRISTAN, 2^e édition, augmentée de plusieurs lettres des célébrités contemporaines.

Sous presse :

L'EMANCIPATION DE LA FEMME, par M^{me} Flora TRISTAN, ouvrage revu et terminé sur les documents de l'auteur, par l'abbé CONSTANT.

L'ASSOMPTION DE LA FEMME, ou le Livre des Trois Grâces, par l'abbé CONSTANT.

L'ALMANACH DES ÉCOLES, 2^e année, 1846.

On trouve à la Librairie sociétaire, rue de Seine n^o 10, les Ouvrages de Fourier, de M. Coudé et de ceux de ses principaux disciples et l'Almanach philanthropique pour 1846.